

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

Aucun de nous ne reviendra

Charlotte Delbo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

DOCUMENTS

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

I

**AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

I

AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 978-2-7073-2678-2

Aujourd'hui, je ne suis pas sûre que ce que j'ai écrit soit vrai. Je suis sûre que c'est véridique.

Il y a les gens qui arrivent. Ils cherchent des yeux dans la foule de ceux qui attendent ceux qui les attendent. Ils les embrassent et ils disent qu'ils sont fatigués du voyage.

Il y a les gens qui partent. Ils disent au revoir à ceux qui ne partent pas et ils embrassent les enfants.

Il y a une rue pour les gens qui arrivent et une rue pour les gens qui partent.

Il y a un café qui s'appelle « À l'arrivée » et un café qui s'appelle « Au départ ».

Il y a des gens qui arrivent et il y a des gens qui partent.

Mais il est une gare où ceux-là qui arrivent sont justement ceux-là qui partent

une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus.

C'est la plus grande gare du monde.

C'est à cette gare qu'ils arrivent, qu'ils viennent de n'importe où.

Ils y arrivent après des jours et après des nuits

ayant traversé des pays entiers

ils y arrivent avec les enfants même les petits qui ne devaient pas être du voyage.

Ils ont emporté les enfants parce qu'on ne se sépare pas des enfants pour ce voyage-là.

Ceux qui en avaient ont emporté de l'or parce qu'ils croyaient que l'or pouvait être utile.

Tous ont emporté ce qu'ils avaient de plus cher parce qu'il ne faut pas laisser ce qui est cher quand on part au loin.

Tous ont emporté leur vie, c'était surtout sa vie qu'il fallait prendre avec soi.

Et quand ils arrivent

ils croient qu'ils sont arrivés

en enfer

possible. Pourtant ils n'y croyaient pas.

Ils ignoraient qu'on prît le train pour l'enfer mais puisqu'ils y sont ils s'arment et se sentent prêts à l'affronter

avec les enfants les femmes les vieux parents avec les souvenirs de famille et les papiers de famille.

Ils ne savent pas qu'à cette gare-là on n'arrive pas.

Ils attendent le pire – ils n'attendent pas l'inconcevable.

Et quand on leur crie de se ranger par cinq, hommes d'un côté,

femmes et enfants de l'autre, dans une langue qu'ils ne comprennent pas, ils comprennent aux coups de bâton et se rangent par cinq puisqu'ils s'attendent à tout.

Les mères gardent les enfants contre elles – elles tremblaient qu'ils leur fussent enlevés – parce que les enfants ont faim et soif et sont chiffonnés de l'insomnie à travers tant de pays. Enfin on arrive, elles vont pouvoir s'occuper d'eux.

Et quand on leur crie de laisser les paquets, les édredons et les souvenirs sur le quai, ils les laissent parce qu'ils doivent s'attendre à tout et ne veulent s'étonner de rien. Ils disent « on verra bien », ils ont déjà tant vu et ils sont fatigués du voyage.

La gare n'est pas une gare. C'est la fin d'un rail. Ils regardent et ils sont éprouvés par la désolation autour d'eux.

Le matin la brume leur cache les marais.

Le soir les réflecteurs éclairent les barbelés blancs dans une netteté de photographie astrale. Ils croient que c'est là qu'on les mène et ils sont effrayés.

La nuit ils attendent le jour avec les enfants qui pèsent aux bras des mères. Ils attendent et ils se demandent.

Le jour ils n'attendent pas. Les rangs se mettent en marche tout de suite. Les femmes avec les enfants d'abord, ce sont les plus las. Les hommes ensuite. Ils sont aussi las mais ils sont soulagés qu'on fasse passer en premier leurs femmes et leurs enfants.

Car on fait passer en premier les femmes et les enfants.

L'hiver ils sont saisis par le froid. Surtout ceux qui viennent de Candie la neige leur est nouvelle.

L'été le soleil les aveugle au sortir des fourgons obscurs qu'on a verrouillés au départ.

Au départ de France d'Ukraine d'Albanie de Belgique de Slovaquie d'Italie de Hongrie du Péloponnèse de Hollande de Macédoine d'Autriche d'Herzégovine des bords de la mer Noire et des bords de la Baltique des bords de la Méditerranée et des bords de la Vistule.

Ils voudraient savoir où ils sont. Ils ne savent pas que c'est ici le centre de l'Europe. Ils cherchent la plaque de la gare. C'est une gare qui n'a pas de nom.

Une gare qui pour eux n'aura jamais de nom.

Il y en a qui voyagent pour la première fois de leur vie.

Il y en a qui ont voyagé dans tous les pays du monde, des commerçants. Tous les paysages leur étaient familiers mais ils ne reconnaissent pas celui-ci.

Ils regardent. Ils sauront dire plus tard comment c'était.

Tous veulent se rappeler quelle impression ils ont eue et comme ils ont eu le sentiment qu'ils ne reviendraient pas.

C'est un sentiment qu'on peut avoir eu déjà dans sa vie. Ils savent qu'il faut se défier des sentiments.

Il y a ceux qui viennent de Varsovie avec de grands châles et des baluchons noués

il y a ceux qui viennent de Zagreb les femmes avec des mouchoirs sur la tête

il y a ceux qui viennent du Danube avec des tricots faits à la veillée dans des laines multicolores

il y a ceux qui viennent de Grèce, ils ont emporté des olives noires et du rahat-lokoum

il y a ceux qui viennent de Monte-Carlo

ils étaient au casino

ils sont en frac avec un plastron que le voyage a tout cassé

ils ont des ventres et ils sont chauves

ce sont de gros banquiers qui jouaient à la banque

il y a des mariés qui sortaient de la synagogue avec la mariée en blanc et en voile toute fripée d'avoir couché à même le plancher du wagon

le marié en noir et en tube les gants salis

les parents et les invités, les femmes avec des sacs à perles

qui tous regrettent de n'avoir pu passer à la maison mettre un costume moins fragile.

Le rabbin se tient droit et marche le premier. Il a toujours été un exemple aux autres.

Il y a les fillettes d'un pensionnat avec leurs jupes plissées toutes pareilles, leurs chapeaux à ruban bleu qui flotte. Elles tirent bien leurs chaussettes en descendant. Et elles vont gentiment par cinq comme à la promenade du jeudi, se tenant par la main et ne sachant. Que peut-on faire aux petites filles d'un pensionnat qui sont avec la maîtresse ? La maîtresse leur dit : « Soyons sages, les petites. » Elles n'ont pas envie de n'être pas sages.

Il y a les vieilles gens qui recevaient des nouvelles des enfants en Amérique. Ils ont de l'étranger l'idée que leur en donnaient les cartes postales. Rien ne ressemblait à ce qu'ils voient ici. Les enfants ne le croiront jamais.

Il y a les intellectuels. Ils sont médecins ou architectes, compositeurs ou poètes, ils se distinguent à la démarche et aux lunettes. Eux aussi ont vu beaucoup dans leur vie. Ils ont beaucoup étudié. Certains ont même beaucoup imaginé pour faire des livres et rien de leurs imaginations ne ressemble à ce qu'ils voient ici.

Il y a tous les ouvriers fourreurs des grandes villes et tous les tailleurs pour hommes et pour dames, tous les confectionneurs qui avaient émigré à l'Occident et qui ne reconnaissent pas ici la terre des ancêtres.

Il y a le peuple inépuisable des villes où les hommes occupent chacun son alvéole et ici maintenant cela fait d'interminables rangs et on se demande comment tout cela pouvait tenir dans les alvéoles superposés des villes.

Il y a une mère qui calotte son enfant cinq ans peut-être parce qu'il ne veut pas lui donner la main et qu'elle veut qu'il reste tranquille à côté d'elle. On risque de se perdre on ne doit pas se séparer dans un endroit inconnu et avec tout ce monde. Elle calotte son enfant et nous qui savons ne le lui pardonnons pas. D'ailleurs ce serait la même chose si elle le couvrait de baisers.

Il y a ceux qui avaient voyagé dix-huit jours qui étaient devenus fous et s'étaient entretués dans les wagons et

ceux qui avaient été étouffés pendant le voyage tant ils étaient serrés

évidemment ceux-là ne descendent pas.

Il y a une petite fille qui tient sa poupée sur son cœur, on asphyxie aussi les poupées.

Il y a deux sœurs en manteau blanc qui se promenaient et qui ne sont pas rentrées pour le dîner. Les parents sont encore inquiets.

Par cinq ils prennent la rue de l'arrivée. C'est la rue du départ ils ne savent pas. C'est la rue qu'on ne prend qu'une fois.

Ils marchent bien en ordre – qu'on ne puisse rien leur reprocher.

Ils arrivent à une bâtisse et ils soupirent. Enfin ils sont arrivés.

Et quand on crie aux femmes de se déshabiller elles déshabillent les enfants d'abord en prenant garde de ne pas les réveiller tout à fait. Après des jours et des nuits de voyage ils sont nerveux et grognons

et elles commencent à se déshabiller devant les enfants tant pis

et quand on leur donne à chacune une serviette elles s'inquiètent est-ce que la douche sera chaude parce que les enfants prendraient froid

et quand les hommes par une autre porte entrent dans la salle de douche nus aussi elles cachent les enfants contre elles.

Et peut-être alors tous comprennent-ils.

Et cela ne sert de rien qu'ils comprennent maintenant puisqu'ils ne peuvent le dire à ceux qui attendent sur le quai

à ceux qui roulent dans les wagons éteints à travers tous les pays pour arriver ici

à ceux qui sont dans des camps et appréhendent le départ parce qu'ils redoutent le climat ou le travail et qu'ils ont peur de laisser leurs biens

à ceux qui se cachent dans les montagnes et dans les bois et qui n'ont plus la patience de se cacher. Arrive que devra ils retourneront chez eux. Pourquoi irait-on les chercher chez eux ils n'ont jamais fait de mal à personne

à ceux qui n'ont pas voulu se cacher parce qu'on ne peut pas tout abandonner

à ceux qui croyaient avoir mis les enfants à l'abri dans un pensionnat catholique où ces demoiselles sont si bonnes.

On habillera un orchestre avec les jupes plissées des fillettes. Le commandant veut qu'on joue des valses viennoises le dimanche matin.

Une chef de block fera des rideaux pour donner à sa fenêtre un air de chambre avec l'étoffe sacrée que le rabbin portait sur lui pour célébrer l'office quoi qu'il lui advînt en quelque lieu qu'il se trouvât.

Une kapo se déguisera avec l'habit et le tube du marié son amie avec le voile et elles joueront à la noce le soir quand les autres sont couchées mortes de fatigue. Les kapos peuvent s'amuser elles ne sont pas fatiguées le soir.

On distribuera aux Allemandes malades des olives noires et du lokoum mais elles n'aiment pas les olives de Calamata ni les olives en général.

Et tout le jour et toute la nuit

tous les jours et toutes les nuits les cheminées fument avec ce combustible de tous les pays d'Europe

des hommes près des cheminées passent leurs journées à passer les cendres pour retrouver l'or fondu des dents en or. Ils ont tous de l'or dans la bouche ces juifs et ils sont tant que cela fait des tonnes.

Et au printemps des hommes et des femmes répandent les cendres sur les marais asséchés pour la première fois labourés et fertilisent le sol avec du phosphate humain.

Ils ont un sac attaché sur le ventre et ils plongent la main dans la poussière d'os humains qu'ils jettent à la volée en peinant sur les sillons avec le vent qui leur renvoie la poussière au visage et le soir ils sont tout blancs, des rides marquées par la sueur qui a coulé sur la poussière.

Et qu'on ne craigne pas d'en manquer il arrive des trains et des trains il en arrive tous les jours et toutes les nuits toutes les heures de tous les jours et de toutes les nuits.

C'est la plus grande gare du monde pour les arrivées et les départs.

Il n'y a que ceux qui entrent dans le camp qui sachent ensuite ce qui est arrivé aux autres et qui pleurent de les avoir quittés à la gare parce que ce jour-là l'officier commandait aux plus jeunes de former un rang à part

il faut bien qu'il y en ait pour assécher les marais et y répandre la cendre des autres.

Et ils se disent qu'il aurait mieux valu ne jamais entrer ici et ne jamais savoir.

Vous qui avez pleuré deux mille ans
un qui a agonisé trois jours et trois nuits

quelles larmes aurez-vous
pour ceux qui ont agonisé
beaucoup plus de trois cents nuits et beaucoup plus de trois cents
journées
combien
pleurerez-vous
ceux-là qui ont agonisé tant d'agonies
et ils étaient innombrables

Ils ne croyaient pas à résurrection dans l'éternité
Et ils savaient que vous ne pleureriez pas.

Ô vous qui savez
saviez-vous que la faim fait briller les yeux que la soif les ternit
Ô vous qui savez
saviez-vous qu'on peut voir sa mère morte
et rester sans larmes
Ô vous qui savez
saviez-vous que le matin on veut mourir
que le soir on a peur
Ô vous qui savez
saviez-vous qu'un jour est plus qu'une année
une minute plus qu'une vie
Ô vous qui savez
saviez-vous que les jambes sont plus vulnérables que les yeux
les nerfs plus durs que les os
le cœur plus solide que l'acier
Saviez-vous que les pierres du chemin ne pleurent pas
qu'il n'y a qu'un mot pour l'épouvante
qu'un mot pour l'angoisse
Saviez-vous que la souffrance n'a pas de limite
l'horreur pas de frontière
Le saviez-vous
Vous qui savez.

Ma mère
c'était des mains un visage
Ils ont mis nos mères nues devant nous
Ici les mères ne sont plus mères à leurs enfants.

Tous étaient marqués au bras d'un numéro indélébile
Tous devaient mourir nus

Le tatouage identifiait les morts et les mortes.

C'était une plaine désolée
au bord d'une ville

La plaine était glacée
et la ville
n'avait pas de nom.

DIALOGUE

« Tu es française ?

– Oui.

– Moi aussi. »

Elle n'a pas d'F sur la poitrine. Une étoile.

« D'où ?

– Paris.

– Il y a longtemps que tu es ici ?

– Cinq semaines.

– Moi, seize jours.

– C'est beaucoup déjà, je sais.

– Cinq semaines... Comment est-ce possible ?

– Tu vois.

– Et tu crois qu'on peut tenir ? »

Elle mendie.

« Il faut essayer.

– Vous, vous pouvez espérer mais nous... »

Elle montre ma jaquette rayée et elle montre son manteau, un manteau trop grand tellement, trop sale tellement, trop en loques tellement.

« Oh, nos chances sont égales, va...

– Pour nous, il n'y a pas d'espoir. »

Et sa main fait un geste et son geste évoque la fumée qui monte.

« Il faut lutter de tout son courage.

– Pourquoi... Pourquoi lutter puisque nous devons toutes... »

Le geste de sa main achève. La fumée qui monte.

« Non. Il faut lutter.

– Comment espérer sortir d'ici. Comment quelqu'un sortira-t-il jamais d'ici. Il vaudrait mieux se jeter dans les barbelés tout de suite. »

Que lui dire ? Elle est petite, chétive. Et je n'ai pas le pouvoir de me persuader moi-même. Tous les arguments sont insensés. Je lutte contre ma raison. On lutte contre toute raison.

La cheminée fume. Le ciel est bas. La fumée traîne sur le camp et pèse et nous enveloppe et c'est l'odeur de la chair qui brûle.

« Regardez. Regardez. »

Nous étions accroupies dans notre soupente, sur les planches qui devaient nous servir de lit, de table, de plancher. Le toit était très bas. On n'y pouvait tenir qu'assis et la tête baissée. Nous étions huit, notre groupe de huit camarades que la mort allait séparer, sur cet étroit carré où nous perchions. La soupe avait été distribuée. Nous avions attendu dehors longtemps pour passer l'une après l'autre devant le bidon qui fumait au visage de la stubhova. La manche droite retroussée, elle plongeait la louche dans le bidon pour servir. Derrière la vapeur de la soupe, elle criait. La buée amollissait sa voix. Elle criait parce qu'il y avait des bousculades ou des bavardages. Mornes, nous attendions, la main engourdie qui tenait la gamelle. Maintenant, la soupe sur les genoux, nous mangions. La soupe était sale, mais elle avait le goût de chaud.

« Regardez, vous avez vu, dans la cour...

– Oh ! » Yvonne P. laisse retomber sa cuiller. Elle n'a plus faim.

Le carreau grillagé donne sur la cour du block 25, une cour fermée de murs. Il y a une porte qui ouvre dans le camp, mais si cette porte s'ouvre quand vous passez, vite vous courez, vous vous sauvez, vous ne cherchez à voir ni la porte ni ce qu'il peut y avoir derrière. Vous vous enfuyez. Nous, par le carreau, nous pouvons voir. Nous ne tournons jamais la tête de ce côté.

« Regardez. Regardez. »

D'abord, on doute de ce qu'on voit. Il faut les distinguer de la neige. Il y en a plein la cour. Nus. Rangés les uns contre les autres. Blancs, d'un blanc qui fait bleuté sur la neige. Les têtes sont rasées, les poils du pubis droits, raides. Les cadavres sont gelés. Blancs avec les ongles marron. Les orteils dressés sont ridicules à vrai dire. D'un ridicule terrible.

Boulevard de Courtais, à Montluçon. J'attendais mon père aux Nouvelles Galeries. C'était l'été, le soleil était chaud sur l'asphalte. Un camion était arrêté, que des hommes déchargeaient. On livrait des mannequins pour la vitrine. Chaque homme prenait dans ses bras un mannequin qu'il déposait à l'entrée du magasin. Les mannequins étaient nus, avec les articulations voyantes. Les hommes les portaient précieusement, les couchaient près du mur, sur le trottoir chaud.

Je regardais. J'étais troublée par la nudité des mannequins. J'avais souvent vu des mannequins dans la vitrine, avec leur robe, leurs souliers et leur perruque, leur bras plié dans un geste maniéré. Je n'avais jamais pensé qu'ils existaient nus, sans cheveux. Je n'avais

jamais pensé qu'ils existaient en dehors de la vitrine, de la lumière électrique, de leur geste. Le découvrir me donnait le même malaise que de voir un mort pour la première fois.

Maintenant les mannequins sont couchés dans la neige, baignés dans la clarté d'hiver qui me fait ressouvenir du soleil sur l'asphalte.

Celles qui sont couchées là dans la neige, ce sont nos camarades d'hier. Hier elles étaient debout à l'appel. Elles se tenaient cinq par cinq en rangs, de chaque côté de la Lagerstrasse. Elles partaient au travail, elles se traînaient vers les marais. Hier elles avaient faim. Elles avaient des poux, elles se grattaient. Hier elles avalaient la soupe sale. Elles avaient la diarrhée et on les battait. Hier elles souffraient. Hier elles souhaitaient mourir.

Maintenant elles sont là, cadavres nus dans la neige. Elles sont mortes au block 25. La mort au block 25 n'a pas la sérénité qu'on attend d'elle, même ici.

Un matin, parce qu'elles s'évanouissaient à l'appel, parce qu'elles étaient plus livides que les autres, un SS leur a fait signe. Il a formé d'elles une colonne qui montrait en grossissement toutes les déchéances additionnées, toutes les infirmités qui se perdaient jusque-là dans la masse. Et la colonne, sous la conduite du SS, était poussée vers le block 25.

Il y avait celles qui y allaient seules. Volontairement. Comme au suicide. Elles attendaient qu'un SS vînt en inspection pour que la porte s'ouvrît – et entrer.

Il y avait aussi celles qui ne couraient pas assez vite un jour qu'il fallait courir.

Il y avait encore celles que leurs camarades avaient été obligées d'abandonner à la porte, et qui avaient crié : « Ne me laissez pas. Ne me laissez pas. »

Pendant des jours, elles avaient eu faim et soif, soif surtout. Elles avaient eu froid, couchées presque sans vêtements sur des planches, sans paille ni couverture. Enfermées avec des agonisantes et des folles, elles attendaient leur tour d'agonie ou de folie. Le matin, elles sortaient. On les faisait sortir à coups de bâton. Des coups de bâton à des agonisantes et à des folles. Les vivantes devaient traîner les mortes de la nuit dans la cour, parce qu'il fallait compter les mortes aussi. Le SS passait. Il s'amusait à lancer son chien sur elles. On entendait dans tout le camp des hurlements. C'étaient les hurlements de la nuit. Puis le silence. L'appel était fini. C'était le silence du jour. Les vivantes rentraient. Les mortes restaient dans la neige. On les avait déshabillées. Les vêtements servaient à d'autres.

Tous les deux ou trois jours, les camions venaient prendre les vivantes pour les emporter à la chambre à gaz, les mortes pour les jeter au four crématoire. La folie devait être le dernier espoir de celles

qui entraient là. Quelques-unes, que leur entêtement à vivre faisait rusées, échappaient au départ. Elles restaient parfois plusieurs semaines, jamais plus de trois, au block 25. On les voyait aux grillages des fenêtres. Elles suppliaient : « À boire. À boire. » Il y a des spectres qui parlent.

« Regardez. Oh, je vous assure qu'elle a bougé. Celle-là, l'avant-dernière. Sa main... ses doigts se déplient, j'en suis sûre. »

Les doigts se déplient lentement, c'est la neige qui fleurit en une anémone de mer décolorée.

« Ne regardez pas. Pourquoi regardez-vous ? » implore Yvonne P., les yeux agrandis, fixés sur le cadavre qui vit encore.

« Mange ta soupe, dit Cécile. Elles, elles n'ont plus besoin de rien. »

Moi aussi je regarde. Je regarde ce cadavre qui bouge et qui m'est insensible. Maintenant je suis grande. Je peux regarder des mannequins nus sans avoir peur.

Le matin et le soir, sur la route des marais, nous croisions des colonnes d'hommes. Les juifs étaient en civil. Des vêtements délabrés, barbouillés dans le dos d'une croix au minium. Comme les juives. Des vêtements informes qu'ils attachaient autour d'eux. Les autres étaient en rayés. Les uniformes flottaient sur les dos maigres.

Nous les plaignions parce qu'ils devaient marcher au pas. Nous, nous marchions comme nous pouvions. Le kapo, en tête, était gras et botté, chaudement vêtu. Il scandait : Links, Zwei, Drei, Vier. Links. Les hommes suivaient avec peine. Ils étaient chaussés de socques de toile à semelles de bois qui ne tenaient pas aux pieds. Nous nous demandions comment ils pouvaient marcher avec ces socques. Quand il y avait de la neige ou du verglas, ils les prenaient à la main.

Ils avaient la démarche de là-bas. La tête en avant, le cou en avant. La tête et le cou entraînaient le reste du corps. La tête et le cou tiraient les pieds. Dans leurs visages décharnés, les yeux brûlaient, cernés, la pupille noire. Leurs lèvres étaient gonflées, noires ou trop rouges et quand ils les écartaient se voyaient les gencives sanguinolentes.

Ils passaient près de nous. Nous murmurions : « Françaises, Françaises », pour savoir s'il se trouvait de nos compatriotes avec eux. Nous n'en avons pas rencontrés jusqu'alors.

Tout tendus à marcher, ils ne nous regardaient pas. Nous, nous les regardions. Nous les regardions. Nos mains se serraient de pitié. Leur pensée nous poursuivait, et leur démarche, et leurs yeux.

Il y avait parmi nous tant de malades qui ne mangeaient pas que nous avions beaucoup de pain. Nous essayions de tous les arguments pour les convaincre de manger, de surmonter le dégoût que la nourriture leur donnait, de manger pour survivre. Nos paroles ne levaient en elles nulle volonté. Dès l'arrivée, elles avaient renoncé.

Un matin, nous avons emporté du pain sous nos vestes. Pour les hommes. Nous ne rencontrons pas de colonne d'hommes. Nous attendons le soir avec impatience. Au retour, nous entendons leur pas derrière nous. Drei. Vier. Links. Ils marchent plus vite que nous. Nous devons nous ranger pour les laisser passer. Polonais ? Russes ? Des hommes, pitoyables, saignants de misère comme tous les hommes ici.

Dès qu'ils arrivent à notre hauteur, vite nous sortons notre pain et le leur lançons. Aussitôt, c'est une mêlée. Ils attrapent le pain, se le disputent, se l'arrachent. Ils ont des yeux de loup. Deux roulent dans le fossé avec le pain qui s'échappe.

Nous les regardons se battre et nous pleurons.

Le SS hurle, jette son chien sur eux. La colonne se reforme, reprend sa marche. Links. Zwei. Drei.

Ils n'ont pas tourné la tête vers nous.

Les SS en pèlerine noire sont passées. Elles ont compté. On attend encore.

On attend.

Depuis des jours, le jour suivant.

Depuis la veille, le lendemain.

Depuis le milieu de la nuit, aujourd'hui.

On attend.

Le jour s'annonce au ciel.

On attend le jour parce qu'il faut attendre quelque chose.

On n'attend pas la mort. On s'y attend.

On n'attend rien.

On attend ce qui arrive. La nuit parce qu'elle succède au jour. Le jour parce qu'il succède à la nuit.

On attend la fin de l'appel.

La fin de l'appel, c'est un coup de sifflet qui fait tourner chacune sur soi-même vers la porte. Les rangs immobiles deviennent les rangs prêts à se mettre en marche. En marche vers les marais, vers les briques, vers les fossés.

Aujourd'hui nous attendons plus longtemps que d'habitude. Le ciel pâlit plus que d'habitude. Nous attendons.

Quoi ?

Un SS apparaît au bout de la Lagerstrasse, vient vers nous, s'arrête devant nos rangs. Au caducée sur sa casquette, ce doit être le médecin. Il nous considère. Lentement. Il parle. Il ne hurle pas. Il parle. Une question. Personne ne répond. Il appelle : « Dolmetscherine. » Marie-Claude s'avance. Le SS répète sa question et Marie-Claude traduit : « Il demande s'il y en a parmi nous qui ne peuvent pas supporter l'appel. » Le SS nous regarde. Magda, notre blockhova, qui se tient près de lui nous regarde et, se mettant un peu de côté, cligne légèrement des paupières.

En vérité, qui peut supporter l'appel ? Qui peut rester debout immobile des heures ? En pleine nuit. Dans la neige. Sans avoir mangé, sans avoir dormi. Qui peut supporter ce froid pendant des heures ?

Quelques-unes lèvent la main.

Le SS les fait sortir des rangs. Les compte. Trop peu. Doucement, il dit encore une phrase et Marie-Claude traduit encore : « Il demande s'il n'y en a pas d'autres, âgées ou malades, qui trouvent l'appel trop dur le matin. » D'autres mains se lèvent. Alors Magda, vite, pousse Marie-Claude du coude et Marie-Claude, sans changer de ton : « Mais

il vaut mieux ne pas le dire. » Les mains qui s'étaient levées s'abaissent. Sauf une. Une petite vieille toute petite qui se hausse sur les pointes, tendant et agitant le bras, aussi haut qu'elle peut tant elle craint qu'on ne la voie pas. Le SS s'éloigne. La petite vieille s'enhardit : « Moi, monsieur. J'ai soixante-sept ans. » Ses voisines lui font : « Chut ! » Elle se fâche. Pourquoi l'empêcherait-on, s'il y a un régime moins rude pour les malades et les vieilles, pourquoi l'empêcherait-on d'en bénéficier ? Désespérée d'avoir été oubliée, elle crie. D'une voix aiguë et vieille comme elle, elle crie : « Moi, monsieur. J'ai soixante-sept ans. » Le SS entend, se retourne : « Komm » et elle se joint au groupe formé tout à l'heure, que le médecin SS escorte au block 25.

Elle était accrochée au revers du talus, accrochée des mains et des pieds au revers du talus couvert de neige. Tout son corps était tendu, tendues ses mâchoires, tendu son cou désarticulé en cartilages, tendu ce qui restait de muscle à ses os.

Et ses efforts étaient vains – les efforts de quelqu'un qui tirerait une corde idéale.

Elle était arc-boutée de l'index à l'orteil mais chaque fois qu'elle soulevait une main pour s'agripper plus haut et essayer de gravir le talus, elle retombait. Son corps devenait d'un coup flasque, misérable. Puis elle relevait la tête et on suivait sur son visage le travail mental qui se faisait au-dedans d'elle-même pour réajuster ses membres à l'effort. Ses dents se serraient, son menton s'aiguissait, les côtes se marquaient en cercles sous son vêtement collé, un manteau civil – une juive –, ses chevilles se raidissaient. Elle essayait à nouveau de se hisser à l'autre rive de neige.

Chacun de ses gestes était si lent et si maladroit, si criant de débilité, qu'on se demandait comment elle pouvait seulement bouger. En même temps, on comprenait mal qu'il lui fallût se donner une peine aussi disproportionnée à l'entreprise, aussi disproportionnée à ce corps qui ne devait rien peser.

Maintenant ses mains étaient accrochées à une croûte de neige durcie, ses pieds sans point d'appui cherchaient une anfractuosité, un échelon. Ils battaient dans le vide. Ses jambes étaient entortill  es de chiffons. Elles étaient si maigres que malgré les chiffons elles faisaient penser aux rames    haricots qu'on accroche aux épouvantails pour figurer des jambes, et qui pendent. Surtout quand elles battaient dans le vide. Elle retombait au fond du fossé.

Elle tourne la tête comme pour mesurer le chemin, regarde vers le haut. On voit grandir l'égarement dans ses yeux, dans ses mains, dans son visage convulsé.

« Qu'ont-elles toutes ces femmes    me regarder ainsi ? Pourquoi sont-elles là et pourquoi sont-elles rang  es en lignes serr  es, et pourquoi restent-elles là immobiles ? Elles me regardent et elles semblent ne pas me voir. Elles ne me voient pas, elles ne resteraient pas ainsi plant  es. Elles m'aideraient    remonter. Pourquoi ne m'aidez-vous pas, vous qui êtes là si près ? Aidez-moi. Tirez-moi. Penchez-vous. Tendez la main. Oh, elles ne bougent pas. »

Et la main se tordait vers nous dans un appel désespéré. La main retombe – une étoile mauve fan  e sur la neige. Retomb  e, elle avait perdu de son décharné, elle s'amollissait, redevenait chose vivante et

pitoyable. Le coude s'appuie, glisse. Tout le corps s'abat.

Derrière, au-delà des barbelés, la plaine, la neige, la plaine.

Nous étions là toutes, plusieurs milliers, debout dans la neige depuis le matin – c'est ainsi qu'il faut appeler la nuit, puisque le matin était à trois heures de la nuit. L'aube avait éclairé la neige qui jusque-là éclairait la nuit – et le froid s'était accentué.

Immobiles depuis le milieu de la nuit, nous devenions si lourdes à nos jambes que nous enfoncions dans la terre, dans la glace, sans pouvoir rien contre l'engourdissement. Le froid meurtrissait les tempes, les maxillaires, à croire que les os se disloquaient, que le crâne éclatait. Nous avions renoncé à sauter d'un pied sur l'autre, à taper les talons, à frotter nos paumes. C'était une gymnastique épuisante.

Nous restions immobiles. La volonté de lutter et de résister, la vie, s'étaient réfugiées dans une portion rapetissée du corps, juste l'immédiate périphérie du cœur.

Nous étions là immobiles, quelques milliers de femmes de toutes les langues, serrées les unes contre les autres, baissant la tête sous les rafales de neige qui cinglaient.

Nous étions là immobiles, réduites au seul battement de nos cœurs.

Où va-t-elle, celle-ci qui quitte le rang ? Elle marche en infirme ou en aveugle, un aveugle qui regarde. Elle se dirige vers le fossé d'une démarche en bois. Elle est au bord, s'accroupit pour descendre. Elle tombe. Son pied a glissé sur la neige qui s'écroule. Pourquoi veut-elle descendre dans le fossé ? Elle a quitté le rang sans hésiter, sans se cacher de la SS droite dans sa pèlerine noire, droite sur ses bottes noires, qui nous garde. Elle s'en est allée comme si elle était ailleurs, dans une rue où elle changerait de trottoir, ou dans un jardin. D'évoquer un jardin ici peut faire rire. Peut-être une de ces vieilles folles qui font peur aux enfants dans les squares. C'est une femme jeune, une jeune fille presque. Des épaules si frêles.

La voilà au creux du fossé avec ses mains qui grattent, ses pieds qui cherchent, la pesanteur de sa tête qu'elle soulève avec effort. Son visage est maintenant tourné vers nous. Les pommettes sont violettes, accusées, la bouche gonflée, violette noire, les orbites avec de l'ombre au fond. Son visage est celui du désespoir nu.

Longtemps elle lutte contre l'indocilité de ses membres pour se remettre d'aplomb. Elle se débat comme un noyé. Puis elle tend les mains pour se hausser à l'autre rive. Ses mains cherchent prise, ses ongles griffent la neige, tout son corps se tend dans un sursaut. Et elle s'affaisse, épuisée.

Je ne la regarde plus. Je ne veux plus la regarder. Je voudrais changer de place, ne plus voir. Ne plus voir ces trous au fond des orbites, ces trous qui fixent. Que veut-elle faire ? Veut-elle atteindre

les barbelés électriques ? Pourquoi nous fixe-t-elle ? N'est-ce pas moi qu'elle désigne ? Moi qu'elle implore ? Je tourne la tête. Regarder ailleurs. Ailleurs.

Ailleurs – devant-nous – c'est la porte du block 25.

Debout, enveloppé dans une couverture, un enfant, un garçonnet. Une tête rasée très petite, un visage où saillent les mâchoires et l'arcade sourcillière. Pieds nus, il sautille sans arrêt, animé d'un mouvement frénétique qui fait penser à celui des sauvages quand ils dansent. Il veut agiter les bras aussi pour se réchauffer. La couverture s'écarte. C'est une femme. Un squelette de femme. Elle est nue. On voit les côtes et les os iliaques. Elle remonte la couverture sur ses épaules, continue à danser. Une danse de mécanique. Un squelette de femme qui danse. Ses pieds sont petits, maigres et nus dans la neige. Il y a des squelettes vivants et qui dansent.

Et maintenant je suis dans un café à écrire cette histoire – car cela devient une histoire.

Une éclaircie. Est-ce l'après-midi ? Nous avons perdu le sentiment du temps. Le ciel apparaît. Très bleu. D'un bleu oublié. Des heures se sont écoulées depuis que j'ai réussi à ne plus regarder la femme dans le fossé. Y est-elle encore ? Elle a atteint le haut du talus – comment a-t-elle pu ? – et elle s'est arrêtée là. Ses mains sont attirées par la neige qui scintille. Elle en prend une poignée qu'elle porte à ses lèvres avec un geste d'une lenteur exaspérante qui doit lui coûter une peine infinie. Elle suce la neige. Nous comprenons pourquoi elle a quitté le rang, cette résolution sur ses traits. Elle voulait de la neige propre pour ses lèvres tuméfiées. Depuis l'aube elle était fascinée par cette neige propre qu'elle voulait atteindre. De ce côté-ci, la neige que nous avons piétinée est noire. Elle suce sa neige mais elle semble n'en avoir plus envie. Cela ne désaltère pas, la neige, quand on a la fièvre. Tous ces efforts pour une poignée de neige qui est à sa bouche une poignée de sel. Sa main retombe, sa nuque ploie. Une tige fragile qui devrait se casser. Son dos s'arrondit, avec les omoplates qui ressortent sous l'étoffe mince du manteau. C'est un manteau jaune, du jaune de notre chien Flac qui était devenu tellement maigre après sa maladie et dont tout le corps s'arrondissait en squelette d'oiseau du muséum au moment qu'il allait mourir. La femme va mourir.

Elle ne nous regarde plus. Elle gît dans la neige, le corps recroquevillé. La colonne vertébrale arquée, Flac va mourir – le premier être que je voyais mourir. Maman, Flac est devant la porte du jardin. Il est tout recroquevillé. Il tremble. André dit qu'il va mourir.

« Il faut que je me relève, que je me relève. Il faut que je marche. Il faut que je lutte encore. Ne m'aideront-elles pas ? Aidez-moi donc vous toutes qui êtes là les bras vides. »

Maman, viens vite, Flac va mourir.

« Je sais pourquoi elles ne m'aident pas. Elles sont mortes. Elles sont mortes. Ah ! elles paraissent vivantes parce qu'elles tiennent debout appuyées les unes aux autres. Elles sont mortes. Moi je ne veux pas mourir. »

Sa main s'agite une fois encore comme un cri – et elle ne crie pas. Dans quelle langue crierait-elle si elle criait ?

Voici une morte qui s'avance vers elle. Mannequin dans le vêtement rayé. En deux pas la morte l'a rejointe, la tire par un bras, la traîne sur notre côté pour qu'elle reprenne sa place dans les rangs. La pèlerine noire de la SS s'est approchée. C'est plutôt un sac jaune sale que la morte traîne vers nous, qui reste là. Des heures. Que pouvons-nous ? Elle va mourir. Flac, vous savez, notre chien jaune qui était si maigre, va mourir. Des heures encore.

Soudain un frémissement parcourt ce tas que fait le manteau jaune dans la boue de neige. La femme essaie de se dresser. Ses mouvements se décomposent dans un ralenti insupportable. Elle s'agenouille, nous regarde. Aucune de nous ne bouge. Elle appuie ses mains au sol – son corps est arqué et maigre comme celui de Flac qui allait mourir. Elle parvient à se mettre debout. Elle titube, cherche où se retenir. C'est le vide. Elle marche. Elle marche dans le vide. Elle est tellement courbée qu'on se demande comment elle ne retombe pas. Non. Elle marche. Elle chancelle mais elle avance. Et les os de sa face portent une volonté qui effraie. Nous la voyons traverser le vide devant nos rangs. Où va-t-elle encore ?

« Pourquoi vous étonnez-vous que je marche ? N'avez-vous pas entendu qu'il m'a appelée, lui, le SS qui est devant la porte avec son chien. Vous n'entendez pas parce que vous êtes mortes. »

La SS en pèlerine noire est partie. Maintenant c'est un SS en vert qui est devant la porte.

La femme s'avance. On croirait qu'elle obéit. Face au SS, elle s'arrête. Son dos est secoué de frissons, son dos arrondi avec les omoplates qui saillent sous le manteau jaune. Le SS tient son chien en laisse. Lui a-t-il donné un ordre, fait un signe ? Le chien bondit sur la femme – sans rugir, sans souffler, sans aboyer. C'est silencieux comme dans un rêve. Le chien bondit sur la femme, lui plante ses crocs dans la gorge. Et nous ne bougeons pas, engluées dans une espèce de visqueux qui nous empêche d'ébaucher même un geste – comme dans un rêve. La femme crie. Un cri arraché. Un seul cri qui déchire l'immobilité de la plaine. Nous ne savons pas si le cri vient d'elle ou de nous, de sa gorge crevée ou de la nôtre. Je sens les crocs du chien à ma gorge. Je crie. Je hurle. Aucun son ne sort de moi. Le silence du rêve.

La plaine. La neige. La plaine.

La femme s'affaisse. Un soubresaut et c'est fini. Quelque chose qui

casse net. La tête dans la boue de neige n'est plus qu'un moignon. Les yeux font des plaies sales.

« Toutes ces mortes qui ne me regardent plus. » Maman, Flac est mort. Il a agonisé longtemps. Puis il s'est traîné jusqu'au perron. Il y a eu un râle qui n'a pas pu sortir de sa gorge et il est mort. On aurait dit qu'on l'avait étranglé.

Le SS tire sur la laisse. Le chien se dégage. Il a un peu de sang à la gueule. Le SS sifflote, s'en va.

Devant la porte du block 25, la couverture aux pieds nus, à la tête rasée, n'a pas cessé de sautiller. La nuit vient.

Et nous restons debout dans la neige. Immobiles dans la plaine immobile.

Et maintenant je suis dans un café à écrire ceci.

MARIE

Son père, sa mère, ses frères et ses sœurs ont été gazés à l'arrivée.

Les parents étaient trop vieux, les enfants trop jeunes.

Elle dit : « Elle était belle, ma petite sœur. Vous ne pouvez pas vous représenter comme elle était belle.

Ils n'ont pas dû la regarder.

S'ils l'avaient regardée, ils ne l'auraient pas tuée.

Ils n'auraient pas pu. »

Depuis la nuit c'était l'appel et maintenant c'est le jour. La nuit était claire et froide, craquante de gel – cette coulée de glace qui coulait des étoiles. Le jour est clair et froid, clair et froid jusqu'à l'intolérable. Sifflet. Les colonnes bougent. Le mouvement ondule jusqu'à nous. Sans savoir, nous avons virevolté. Sans savoir, nous bougeons aussi. Nous avançons. Si engourdies que nous semblons n'être qu'un morceau de froid qui avance d'une pièce. Nos jambes avancent comme si elles n'étaient pas nous. Les premières colonnes franchissent la porte. De chaque côté, les SS avec leurs chiens. Ils sont empaquetés dans des capotes, des passe-montagnes, des cache-nez. Les chiens aussi, dans des manteaux de chiens, avec les deux lettres SS noires sur un rond blanc. Des manteaux faits dans des drapeaux. Les colonnes s'étirent. Il faut se raidir pour franchir la porte, s'espacer. La porte franchie, nous nous resserrons comme font les bêtes mais le froid est si intense que nous ne le sentons plus. Devant nous la plaine étincelle : la mer. Nous suivons. Les rangs traversent la route, marchent droit vers la mer. En silence. Lentement. Où allons-nous ? Nous avançons dans la plaine étincelante. Nous avançons dans la lumière solidifiée par le froid. Les SS crient. Nous ne comprenons pas ce qu'ils crient. Les colonnes s'enfoncent dans la mer, toujours plus loin dans la lumière de glace. Les SS répètent les ordres par-dessus nous. Nous avançons, éblouies par la neige. Et tout à coup nous sommes saisies de peur, de vertige, au bord de cette plaine aveuglante. Que veulent-ils ? Que vont-ils faire de nous ? Ils crient. Ils courent et leurs armes tintent. Que vont-ils faire de nous ?

Alors les colonnes se forment en carrés. Dix par dix, sur dix rangs. Un carré après l'autre. Un damier gris sur la neige étincelante. La dernière colonne. Le dernier carré s'immobilise. Des cris pour que la bordure du damier soit bien nette sur la neige. Les SS gardent les coins. Que veulent-ils faire ? Un officier à cheval passe. Il regarde les carrés parfaits que dessinent quinze mille femmes sur la neige. Il tourne bride, satisfait. Les cris cessent. Les sentinelles commencent à faire les cent pas autour des carrés. Nous reprenons conscience de nous-mêmes, nous respirons toujours. Nous respirons du froid. Au-delà de nous, la plaine.

La neige étincelle dans une lumière réfractée. Il n'y a pas de rayons, seulement de la lumière, une lumière dure et glaciale où tout s'inscrit en arêtes coupantes. Le ciel est bleu, dur et glaciale. On pense à des plantes prises dans la glace. Cela doit arriver dans l'Arctique que la glace prenne jusqu'aux végétations sous-marines. Nous sommes prises

dans un bloc de glace dure, coupante, aussi transparent qu'un bloc de cristal. Et ce cristal est traversé de lumière, comme si la lumière était prise dans la glace, comme si la glace était lumière. Il nous faut longtemps pour reconnaître que nous pouvons bouger à l'intérieur de ce bloc de glace où nous sommes. Nous remuons nos pieds dans nos souliers, essayons de battre la semelle. Quinze mille femmes tapent du pied et cela ne fait aucun bruit. Le silence est solidifié en froid. La lumière est immobile. Nous sommes dans un milieu où le temps est aboli. Nous ne savons pas si nous sommes, seulement la glace, la lumière, la neige aveuglante, et nous, dans cette glace, dans cette lumière, dans ce silence.

Nous restons immobiles. La matinée s'écoule – du temps en dehors du temps. Et la bordure du damier n'est plus aussi nette. Les rangs se désagrègent. Quelques-unes font des pas, reviennent à leur place. La neige étincelle, immense, sur l'étendue où rien ne fait ombre. Découpés à arêtes vives, les poteaux électriques, les toits des baraques presque enfouis dans la neige, avec les barbelés tracés à la plume. Que veulent-ils faire de nous ?

Le temps s'écoule sans que la lumière change. Elle reste dure, glacée, solide, le ciel aussi bleu, aussi dur. La glace se resserre aux épaules. Elle s'alourdit, nous écrase. Non que nous ayons plus froid, nous devenons de plus en plus inertes, de plus en plus insensibles. Prises dans un bloc de cristal au-delà duquel, loin dans la mémoire, nous voyons les vivants. Viva dit : « Je n'aimerai plus les sports d'hiver. » Bizarre que la neige puisse lui évoquer autre chose qu'un élément mortel, hostile, hors nature, inconnu jusqu'ici.

À nos pieds, une femme s'assoit dans la neige, maladroitement. On se retient de lui dire : « Pas dans la neige, tu vas prendre froid. » C'est encore un réflexe de la mémoire et des notions anciennes. Elle s'assoit dans la neige et s'y creuse une place. Un souvenir de lecture enfantine, les animaux qui font leur couche pour mourir. La femme s'affaire avec des gestes menus et précis, s'allonge. La face dans la neige, elle geint doucement. Ses mains se desserrent. Elle se tait.

Nous avons regardé sans comprendre.

La lumière est toujours immobile, blessante, froide. C'est la lumière d'un astre mort. Et l'immensité glacée, à l'infini éblouissante, est d'une planète morte.

Immobiles dans la glace où nous sommes prises, inertes, insensibles, nous avons perdu tous les sens de la vie. Aucune ne dit : « J'ai faim. J'ai soif. J'ai froid. » Transportées d'un autre monde, nous sommes d'un coup soumises à la respiration d'une autre vie, à la mort vivante, dans la glace, dans la lumière, dans le silence.

Soudain, sur la route qui longe les barbelés, débouche un camion. Il roule dans la neige. Sans bruit. C'est un camion découvert dont on

devrait se servir pour transporter des cailloux. Il est chargé de femmes. Elles sont debout, têtes nues. Petites têtes rasées de garçonnets, têtes maigres, serrées les unes contre les autres. Le camion roule en silence avec toutes ces têtes qui s'inscrivent en traits aigus sur le bleu du jour. Un camion silencieux qui glisse le long des barbelés comme un fantôme précis. Une frise de visages sur le ciel.

Les femmes passent près de nous. Elles crient. Elles crient et nous n'entendons rien. Cet air froid et sec devrait être conducteur si nous étions dans le milieu terrestre ordinaire. Elles crient vers nous sans qu'aucun son nous parvienne. Leurs bouches crient, leurs bras tendus vers nous crient, et tout d'elles. Chaque corps est un cri. Autant de torches qui flambent en cris de terreur, de cris qui ont pris corps de femmes. Chacune est un cri matérialisé, un hurlement – qu'on n'entend pas. Le camion roule en silence sur la neige, passe sous un porche, disparaît. Il emporte les cris.

Un autre camion tout pareil au premier, aussi chargé de femmes, qui crient et qu'on n'entend pas, glisse et disparaît à son tour sous le porche. Puis un troisième. Cette fois, c'est nous qui crions, un cri que la glace dans laquelle nous sommes prises ne transmet pas – ou sommes-nous foudroyées là ?

Dans le chargement du camion, des mortes sont mêlées aux vivantes. Les mortes sont nues, entassées. Et les vivantes font des efforts pour éviter le contact des mortes. Mais aux secousses, aux cahots, elles se retiennent à un bras ou à une jambe raides qui passent au-dessus des ridelles. Les vivantes sont contractées de peur. De peur et de répugnance. Elles hurlent. Nous n'entendons rien. Le camion glisse en silence sur la neige.

Nous regardons avec des yeux qui crient, qui ne croient pas.

Chaque visage est écrit avec une telle précision dans la lumière de glace, sur le bleu du ciel, qu'il s'y marque pour l'éternité.

Pour l'éternité, des têtes rasées, pressées les unes contre les autres, qui éclatent de cris, des bouches tordues de cris qu'on n'entend pas, des mains agitées dans un cri muet.

Les hurlements restent écrits sur le bleu du ciel.

C'était le jour où on vidait le block 25. Les condamnées étaient chargées dans les camions qui montaient à la chambre à gaz. Les dernières devaient auparavant charger les cadavres à incinérer, monter à leur tour.

Comme les mortes étaient jetées tout de suite au crématoire, nous nous sommes demandé :

« Celles du dernier camion, les vivantes mélangées aux mortes, est-ce qu'elles passent par la chambre à gaz, ou bien est-ce qu'on déverse directement toute la benne dans le brasier ? »

Elles hurlaient parce qu'elles savaient mais les cordes vocales s'étaient brisées dans leur gorge.

Et nous, nous étions murées dans la glace, dans la lumière, dans le silence.

Nous étions statufiées par le froid, sur ce socle de glace qu'étaient nos jambes soudées à la glace du sol. Tous les gestes s'étaient abolis. Se gratter le nez ou souffler dans ses mains relevait du fantastique comme d'un fantôme qui se gratterait le nez ou soufflerait dans ses mains. Quelqu'un dit : « Je crois qu'on nous fait rentrer. » Mais en nous rien ne répond. Nous avons perdu conscience et sensibilité. Nous étions mortes à nous-mêmes. « On nous fait rentrer. Les premiers carrés se mettent en rangs », et l'ordre atteignait tous les carrés. Les rangs se reformaient sur cinq. Les murailles de glace s'élargissaient. Une première colonne gagnait la route.

Nous nous appuyions les unes aux autres pour ne pas tomber. Pourtant, nous ne sentions pas l'effort. Nos corps marchaient en dehors de nous. Possédées, dépossédées. Abstraites. Nous étions insensibles. Nous marchions avec des mouvements rétrécis, juste ce que permettaient les articulations gelées. Sans parler. On rentre au camp. Nous n'avions pas prévu d'issue à cette immobilité qui durait depuis la dernière nuit.

On rentrait. La lumière devenait moins implacable. C'est cela sans doute, le crépuscule. Peut-être aussi que tout se brouillait à nos yeux et les barbelés si nets tout à l'heure et la neige étincelante, maintenant tachée de diarrhée. Des flaques sales. La fin de la journée. Des mortes jonchaient la neige, dans les flaques. Il fallait quelquefois les enjamber. Elles nous étaient d'ordinaires obstacles. Il nous était impossible de ressentir quoi que ce fût encore. Nous marchions. Des automates marchaient. Des statues de froid marchaient. Des femmes épuisées marchaient.

Nous allions, quand Josée, dans le rang qui nous précédait, se tournant vers nous, dit : « Quand vous arriverez à la porte, il faudra courir. Faites passer. » Elle croit que je n'entends pas et répète : « Il faudra courir. » L'ordre se transmettait sans éveiller en nous aucune volonté de l'exécuter, aucune image de nous courant. Comme si on avait dit : « S'il pleut, ouvrez votre parapluie. » Aussi saugrenu.

Lorsqu'il se produit une débandade devant nous, nous savons que nous sommes à la porte. Toutes se mettent à courir. Elles courent. Les sabots, les godasses mal assujetties volent de tous côtés sans qu'elles s'en soucient aucunement. Elles courent. Dans une confusion qui serait du grotesque à une statue de glace, elles courent. Lorsqu'arrive notre tour, lorsque nous arrivons à la porte, nous aussi nous prenons à courir, à courir droit devant nous, décidées sans qu'intervienne notre décision ou notre volonté, à courir jusqu'au bout de notre souffle. Et

cela ne nous est plus du tout grotesque. Nous courons. Vers quoi ? Pourquoi ? Nous courons.

Je ne sais pas si j'avais compris qu'il fallait courir parce que, de chaque côté de la porte et le long de la Lagerstrasse, en une double haie, tout ce que le camp comptait de SS en jupes, de prisonnières à brassards ou à blouses de toutes couleurs et de tous grades, tout cela était armé de cannes, de bâtons, de lanières, de ceinturons, de nerfs de bœuf et battait comme au fléau tout ce qui passait entre les deux haies. Éviter un coup de bâton, c'était tomber juste à temps sous une lanière. Les coups pleuvaient sur les têtes, sur les nuques. Et les furies vociféraient : Schneller ! Schneller ! Plus vite, plus vite, en battant du fléau plus vite, toujours plus vite ce grain qui s'écoulait, courait, courait. Je ne sais pas si j'avais compris qu'il fallait courir parce qu'il y allait de la vie. Je courais. Et il ne venait à aucune de ne pas se conformer à l'absurde. Nous courions. Nous courions.

Je ne sais pas si j'ai recomposé, après, toute la scène ou si j'en ai eu tout de suite de moi-même une idée d'ensemble. J'avais pourtant l'impression d'être douée de facultés très aiguës et attentives pour tout voir, tout saisir, tout parer. Je courais.

C'était une course insensée qu'il eût fallu considérer d'un promontoire habituel pour en mesurer tout l'insensé. Il n'était à la portée d'aucune de s'imaginer qu'elle considérerait cela de l'extérieur. Nous courions. Schneller. Schneller. Nous courions.

Parvenue au fond du camp et hors d'haleine, j'entends quelqu'un dire : « Au block maintenant. Vite. Rentrez au block. » La première voix humaine qu'on entend au réveil. Je me ressaisis et regarde autour de moi. J'avais perdu mes compagnes. D'autres affluaient à ma suite, se reconnaissaient : « Ah, tu es là ? Et Marie ? Et Gilberte ? »

Je sors de l'hallucination d'où surgissaient les têtes grimaçantes, les têtes de furies congestionnées, échevelées. Schneller. Schneller. Et la Drexler qui avec la courbe de sa canne crochetait une de mes voisines. Qui ? Qui était-ce ? Impossible de me souvenir et cependant je voyais son visage, son expression immobilisée net par le col étranglé de derrière, Drexler qui tirait sur la canne, faisant tomber la femme, la jetant de côté. Qui était-ce donc ? Et cette fuite affolée où seul un spectateur du dehors aurait vu la folie, car nous nous étions aussitôt pliées au fantastique et nous avions oublié les réflexes de l'être normal en face de l'extravagant.

« Rentrez au block. Ici. Par ici. » Les premières qui reprennent leurs esprits guident les autres. J'entre dans l'obscurité où les voix me dirigent : « Par ici. Là. Tu y es. Grimpe. » Et je m'accroche aux planches pour grimper sur notre carré.

« Qu'est-ce que tu faisais ? Il ne manquait plus que toi de nous, nous commençons à avoir peur. » Des mains me hissent. « Avec qui étais-

tu ? » – « Avec moi, nous étions ensemble », dit Yvonne B. Elle n'avait pas cessé d'être à mon côté, je ne l'avais pas vue.

« Vous avez vu Hélène ?

– Hélène ?

– Oui, elle était par terre, tombée avec Alice Viterbo à qui elle donnait le bras.

– Alice a été prise.

– Hélène voulait l'entraîner, mais Alice ne pouvait plus se relever.

– Alors Hélène l'a laissée. »

Hélène arrivait. « Tu as pu t'échapper ?

– Quelqu'un m'a délogée et tirée en criant : « Laisse-la. Laisse-la. » Je me suis remise à courir. J'ai dû abandonner Alice. Est-ce qu'on ne peut pas aller la chercher ?

– Non. Il ne faut pas sortir du block. »

Une à une les femmes reviennent. Hébétées. Épuisées. À mesure, nous nous comptons.

« Viva, vous êtes toutes là, votre groupe ?

– Oui. Toutes les huit.

– À côté, vous êtes toutes là ?

– Non. Il manque madame Brabander.

– Qui manque encore ?

– Madame Van der Lee.

– Ici Marie.

– Et grand'mère Yvonne ? »

Nous nommons les âgées, les malades, les faibles.

« Je suis là », répond la voix imperceptible de grand'mère Yvonne.

Nous recomptons. Quatorze manquent.

J'ai vu madame Brabander quand la Drexler l'a arrêtée avec sa canne. Elle a dit à sa fille : « Sauve-toi. Cours. Laisse-moi. »

J'avais couru, couru sans rien voir. J'avais couru, couru sans rien penser, sans savoir qu'il y avait un danger, n'en ayant qu'une notion vague et proche à la fois. Schneller. Schneller. Une fois j'avais regardé ma chaussure, le lacet défait, sans cesser de courir. J'avais couru sans sentir les coups de bâton, de ceinturon qui m'assommaient. Et puis j'avais eu envie de rire. Ou plutôt non, j'avais vu un double de moi ayant envie de rire. Mon cousin m'affirmait qu'un canard marchait encore le cou tranché. Et ce canard se mettait à courir, à courir, sa tête tombée derrière lui, qu'il ne voyait pas, ce canard courait comme ne court jamais un canard, regardant sa chaussure et se moquant du reste, maintenant, la tête tombée, il ne risquait plus rien.

Nous attendons, espérant encore voir revenir les manquantes. Elles ne reviennent pas. On peut à peine parler d'inquiétude dans notre attente. Nous sommes là dans un naturel second. Et nous pouvons reconstituer.

« Tu comprends, elles ne laissaient passer que les jeunes. Celles qui couraient bien. Toutes les autres ont été prises.

– J’aurais tant voulu entraîner Alice. Je la tenais autant que je pouvais.

– Madame Brabander courait très bien. »

Et une sœur disait à sa sœur : « Si pareille chose arrivait encore, ne t’occupe pas de moi. Sauve-toi. Ne pense qu’à toi. Tu me le promets, n’est-ce pas ? Tu le jures ? »

« Écoute, Hélène, Alice avec sa jambe n’aurait pas résisté de toute façon.

– Ils ont pris beaucoup de Polonaises aussi.

– Avec son visage ridé, elle faisait vieux, madame Brabander. »

Déjà, on parle d’elles au passé.

La petite Brabander, dans sa soupente, a le regard de ceux que rien n’atteindra plus.

Je me demande comment un canard peut courir avec la tête coupée. J’avais les jambes paralysées par le froid.

Qu’est-ce qu’ils vont faire d’elles ?

La chef du block, Magda, une Slovaque, demande le silence et dit quelque chose que Marie-Claude traduit : « Il faut des volontaires. Ce ne sera pas long. Les plus jeunes. » Il paraissait impossible d’obtenir encore le plus petit effort de nos bras, de nos jambes. Pour notre groupe, c’est Cécile qui se lève : « J’y vais », et se chausse. « Il faut y aller, savoir ce qui se passe. »

À son retour, ses dents claquaient. Au sens propre, avec le bruit des castagnettes. Elle était glacée. Et elle pleurait. Nous la frottions pour la réchauffer, pour arrêter ces tremblements qui nous gagnaient et nous l’interrogeions comme on interroge un enfant, avec des mots bêtes. « C’était pour ramasser les mortes qui étaient restées dans le champ. Il a fallu les porter devant le block 25. Il y en avait une qui vivait encore, elle suppliait, elle se pendait à nous. Nous voulions l’emporter, quand quelqu’un a crié : « Sauvez-vous, sauvez-vous ! Ne restez pas devant le 25. Taube va arriver et vous y jeter. Sauvez-vous ! » Nos camarades y sont déjà, celles qui ont été prises tout à l’heure. Alors, nous les avons laissées et nous avons couru. La mourante me tenait aux chevilles. »

Toutes les quatorze sont mortes. On a dit qu’Antoinette avait été envoyée aux gaz. Certaines ont tenu très longtemps. Il paraît que madame Van der Lee est devenue folle. La plus longue à mourir a été Alice.

Un matin avant l'appel, la petite Simone, qui était allée aux cabinets derrière le block 25, revient toute tremblante : « La jambe d'Alice est là-bas. Venez voir. »

Derrière le block 25, il y avait la morgue, une baraque de planches où l'on entassait les cadavres sortis des revirs. Empilés, ils attendaient le camion qui les emporterait au four crématoire. Les rats les dévoraient. Par l'ouverture sans porte, on pouvait voir l'amoncellement de cadavres nus et les yeux luisants des rats qui apparaissaient et disparaissaient. Quand ils étaient trop, on les empilait dehors.

C'est une meule de cadavres bien rangés comme en une vraie meule dans le clair de lune et la neige, la nuit. Mais nous les regardons sans crainte. Nous savons qu'on atteint là aux limites du supportable et nous nous défendons de céder.

Couchée dans la neige, la jambe d'Alice est vivante et sensible. Elle a dû se détacher d'Alice morte.

Nous allions exprès voir si elle y était toujours et c'était chaque fois insoutenable. Alice abandonnée qui mourait dans la neige. Alice que nous ne pouvions approcher parce qu'une faiblesse nous clouait là. Alice qui mourait solitaire et n'appelait personne.

Alice était morte depuis des semaines que la jambe artificielle gisait encore sur la neige. Puis il a neigé de nouveau. La jambe a été recouverte. Elle a réapparu dans la boue. Cette jambe dans la boue. La jambe d'Alice – coupée vivante – dans la boue.

Nous l'avons vue longtemps. Un jour elle n'y était plus. Quelqu'un avait dû la prendre pour faire du feu. Une tzigane sûrement, personne autre n'aurait eu le courage.

Personne ne peut s'endormir ce soir.

Le vent souffle et siffle et gémit. C'est le gémissement qui monte des marais, un sanglot qui gonfle, gonfle et éclate et s'apaise dans un silence de frisson, un autre sanglot qui gonfle, gonfle et éclate et s'éteint.

Personne ne peut s'endormir.

Et dans le silence, entre les sanglots du vent, des râles. Étouffés d'abord, puis distincts, puis forts, si forts que l'oreille qui veut les situer les entend encore quand le vent s'abat.

Personne ne peut s'endormir.

Sténia, la blockhova, ne peut s'endormir. Elle sort de sa chambre, le réduit qui est à l'entrée du block. Sa bougie creuse l'allée obscure entre les cases où nous sommes couchées, étagées. Sténia attend que la tornade se soit abattue, et, dans le silence où les râles s'élèvent, elle crie : « Qui fait du bruit ? Silence ! » Les râles continuent. Sténia crie : « Silence ! » et celle qui agonise n'entend pas. « Silence ! » Les râles emplissent tout le silence entre les vagues de vent, emplissent tout le noir de la nuit.

Sténia élève sa bougie, se dirige vers les râles, identifie celle qui meurt et ordonne qu'on la descende. Les compagnes de la mourante, sous les coups de Sténia, la portent dehors. Elles la couchent le long du mur, aussi doucement que possible, et rentrent se recoucher.

La lumière de Sténia s'éloigne, disparaît. Les rafales de vent et de pluie s'abattent sur la toiture à la fracasser.

Dans la baraque, personne ne peut s'endormir.

Une plaine
couverte de marais
de wagonnets
de cailloux pour les wagonnets
de pelles et de bûches pour les marais
une plaine
couverte d'hommes et de femmes
pour les bûches les wagonnets et les marais
une plaine
de froid et de fièvre
pour des hommes et des femmes
qui luttent
et agonisent

Les marais. La plaine couverte de marais. Les marais à l'infini. La plaine glacée à l'infini.

Nous ne sommes attentives qu'à nos pieds. De marcher en rangs crée une sorte d'obsession. On regarde toujours les pieds qui vont devant soi. Vous avez ces pieds qui avancent, pesamment, avancent devant vous, ces pieds que vous évitez et que vous ne rattrapez jamais, ces pieds qui précèdent toujours les vôtres, toujours, même la nuit dans un cauchemar de piétinement, ces pieds qui vous fascinent à tel point que vous les verriez encore si vous étiez au premier rang, ces pieds qui traînent ou qui butent, qui avancent. Qui avancent avec leur bruit inégal, leur pas déréglé. Et si vous êtes derrière une qui est pieds nus parce qu'on lui a volé ses chaussures, ces pieds qui vont nus dans le verglas ou la boue, ces pieds nus, nus dans la neige, ces pieds torturés que vous voudriez ne plus voir, ces pieds pitoyables que vous craignez de heurter, vous tourmentent jusqu'au malaise. Parfois un sabot quitte un pied, échoue devant vous, vous gêne comme une mouche en été. Vous n'arrêtez pas pour ce sabot que l'autre se baisse pour ramasser. Il faut marcher. Vous marchez. Et vous dépassez la traînarde qui est rejetée hors du rang sur le bas-côté de la route, qui court pour rattraper sa place et ne distingue plus ses compagnes maintenant englouties dans le flot des autres, et du regard cherche leurs pieds, car elle sait les identifier aux godasses. Vous marchez. Vous marchez sur la route lisse comme une patinoire, ou gluante de boue. De boue glaiseuse rouge où les semelles attachent. Vous marchez. Vous marchez vers les marais noyés de brouillard. Vous marchez sans rien voir, les yeux rivés aux pieds qui marchent devant vous. Vous marchez. Vous marchez dans la plaine couverte de marais. Les marais jusqu'à l'horizon. Dans la plaine sans bord, la plaine glacée. Vous marchez.

Nous marchons depuis le jour.

Il y a un moment où le froid tient plus humide aux os, plus cru. Le ciel devient clair. C'est le jour. On dit que c'est le jour.

Nous avons attendu le jour pour partir. Chaque jour nous attendions le jour pour partir. On ne pouvait sortir avant qu'il fit clair, avant que les sentinelles des miradors pussent tirer sur les fuyards. L'idée de fuir ne venait à personne. Il faut être fort pour vouloir s'évader. Il faut savoir compter sur tous ses muscles et sur tous ses sens. Personne ne songeait à fuir.

C'était le jour. Les colonnes se formaient. Nous nous laissions diriger sur n'importe laquelle. Notre seul souci était de n'être pas séparées,

aussi nous tenions-nous étroitement l'une à l'autre.

Les colonnes formées, il y avait encore une longue attente. Des milliers de femmes mettent longtemps à sortir, cinq à la fois, comptées au passage. Franchir la porte imprimait un raidissement. Passer sous les yeux de la Drexler, de Taube, sous les yeux de tant de scrutateurs, tous attirés par un col mal fermé, un bouton défait, des mains mal pendantes, un numéro pas assez lisible. Devant la baraque du contrôle, une SS de sa canne touchait la première de chaque rangée et comptait : fünfzehn, zwanzig, jusqu'à cent, jusqu'à deux cents suivant l'importance du commando. Quand celui-ci s'était écoulé, deux SS, qui tenaient chacun un chien en laisse, fermaient la marche. Anneau par anneau, le camp jetait au jour ses entrailles de la nuit.

On tournait à droite ou à gauche. À droite vers les marais. À gauche vers les maisons à démolir, les wagonnets à charger et à pousser. Pendant des semaines, j'ai formé le vœu qu'on tournât à droite parce qu'alors on traversait un ruisseau où je puisais de l'eau pour boire. Pendant des semaines j'ai eu soif. C'était vers les marais que nous allions le plus souvent.

On s'engageait sur la route. La contrainte s'atténuait. On pouvait se donner le bras pour s'aider à marcher, remonter son col, remettre ses mains dans ses manches. La colonne s'étirait sur la route.

Aujourd'hui la route est couverte de gel, polie comme un miroir. On patine sur cette glace. On tombe. La colonne marche. Il y a celles qu'il faut presque porter parce qu'elles ne peuvent plus avancer tant elles ont les jambes enflées. La colonne marche toujours. On atteint un autre tournant, redouté parce que là le vent change. Il souffle en plein visage, coupant, glacé. La proximité des marais se sent au brouillard. On marche dans un brouillard où on ne voit rien. Il n'y a rien à voir. Les marais à l'infini, la plaine noyée de brouillard. La plaine enveloppée d'une ouate glacée.

Nous sommes en route. Attentives seulement aux pieds, nous marchons. Depuis qu'il fait à peine jour, nous marchons.

Nous marchons.

Quand nous ralentissons, les SS en serre-file excitent leurs chiens.

Nous marchons.

Dans la plaine glacée nous marchons.

Au bord du marais, la colonne s'arrête. Chacune des gradées qui commandent le travail compte son lot : Fünfzehn. Zwanzig. Vierzig. Il ne faut pas bouger. Elles comptent encore. Dreissig. Fünfzig. Ne pas bouger. Recomptent. Puis elles nous conduisent à un tas d'outils qui luisent faiblement dans le brouillard. Nous prenons les bêches. Il y a à côté des tragues empilées. Tant pis pour celles qui n'auront pas été assez promptes à se munir d'une bêche.

L'outil à la main, nous descendons dans le marais. Nous nous

enfonçons dans le brouillard plus dense du marais. Nous ne voyons rien devant nous. Nous glissons dans des trous, dans des fossés. Les SS hurlent. Assurés sur leurs bottes, ils vont et viennent et font courir. Ils délimitent le carré à travailler. Il faut reprendre à l'entame des bûches de la veille. Sur une ligne dont les extrémités se perdent dans le brouillard, comme autant d'insectes en silhouettes, d'insectes misérables et désarmés, les femmes se mettent en place, se courbent. Tout hurle. Les SS, les anweiserines, les kapos. Il faut planter la bûche dans la glace, attaquer la terre, en tirer des mottes, mettre ces mottes dans la trague que deux posent en bordure du sillon creusé par les bûches. Quand la trague est remplie, elles repartent. Elles marchent douloureusement, les épaules arrachées par la charge. Elles vont vider la trague sur une montagne de mottes qu'elles gravissent en trébuchant, en tombant. Les porteuses font une ronde ininterrompue qui chavire, se rattrape, plie sous le poids, renverse la trague au sommet du tas et revient se placer devant une bûcheuse. Tout au long du parcours, les coups de bâton sur la nuque, les coups de badine sur les tempes, les coups de lanière sur les reins. Les hurlements. Les hurlements. Les hurlements qui hurlent jusqu'aux confins invisibles du marais. Ce ne sont pas les insectes qui hurlent. Les insectes sont muets.

Pour les bûcheuses, les coups viennent de derrière. Elles sont trois furies qui vont et reviennent et frappent tout sur leur passage, sans s'arrêter un instant, criant, criant toujours les mêmes mots, les mêmes injures répétées dans cette langue incompréhensible, frappant à tour de rôle, à tour de bras, de préférence les mêmes, celles qu'elles ont remarquées, celle-ci parce qu'elle est petite et peine trop sur sa bûche, celle-là parce qu'elle est grande et que sa taille les défie, cette autre parce que ses mains saignent d'engelures. Les SS à l'écart ont fait un feu de branches. Ils se chauffent. Leurs chiens se chauffent avec eux. Quand les hurlements atteignent le paroxysme, ils s'en mêlent, hurlent et frappent aussi. Sans savoir. Sans raison. À coups de pied. À coups de poing. Alors il se fait un silence sur le marais, comme si la brume s'épaississait et feutrait le bruit, Puis les hurlements crèvent à nouveau le silence.

Voilà pourquoi nous avons attendu le jour. Nous avons attendu le jour pour commencer la journée.

Quoi est plus près de l'éternité qu'une journée ? Quoi est plus long qu'une journée ? À quoi peut-on savoir qu'elle s'écoule ? Les mottes succèdent aux mottes, le sillon recule, les porteuses continuent leur ronde. Et les hurlements, les hurlements, les hurlements.

Quoi est plus long qu'une journée ? Le temps passe parce que lentement le brouillard se déchire. Les mains se sentent moins gourdes. Le soleil peut-être, loin, vague. Il arrache peu à peu des

lambeaux de brouillard. La glace mollit, mollit et fond. Alors les pieds s'enlisent dans la boue, les sabots sont recouverts de vase glacée qui monte jusqu'aux chevilles. On reste immobile dans l'eau bourbeuse, immobile dans l'eau glacée. Pour les porteuses de tragues, le tas de mottes devient plus difficile à gravir, mouillé, glissant.

C'est le jour.

Le marais pâlit d'une clarté nébuleuse et froide avec les rais jaunes du soleil qui percent la brume.

Le marais redevient liquide sous le soleil qui a dissipé maintenant tout le brouillard.

C'est le jour tout à fait.

C'est le jour sur le marais où brillent de grands roseaux dorés.

C'est le jour sur le marais où s'épuisent des insectes aux yeux d'épouvante.

La bêche est de plus en plus lourde.

Les porteuses portent la trague de plus en plus bas.

C'est le jour sur le marais où meurent des insectes à forme humaine.

La trague devient impossible à soulever.

C'est le jour pour jusqu'à la fin du jour.

La faim. La fièvre. La soif.

C'est le jour pour jusqu'au soir.

Les reins sont un bloc de douleur.

C'est le jour pour jusqu'à la nuit.

Les mains glacées, les pieds glacés.

C'est le jour sur le marais où le soleil fait étinceler au loin des formes d'arbres dans leur suaire de givre.

C'est le jour pour toute une éternité.

À midi on les avait fait sortir. Au passage, la blockhova leur arrachait leur foulard de tête, leur manteau. Haillons de foulards, haillons de manteaux.

C'était un jour d'hiver sec et froid. Un de ces jours d'hiver où on dit : « Il ferait bon marcher. » Des gens. Ailleurs.

Le sol était couvert de neige durcie.

Dépouillées de leur manteau, beaucoup avaient les bras nus. Elles croisaient les bras et les frictionnaient de leurs mains maigres. Les autres protégeaient leur tête. Aucune n'avait plus d'un centimètre de cheveux, aucune n'était là depuis longtemps. Toutes étaient secouées de tremblements.

La cour était trop petite pour les contenir, mais elles se serraient dans la partie ensoleillée et repoussaient vers l'ombre celles qui agonisaient. Assises dans la neige, elles attendaient. Et à leur regard, on voyait qu'elles ne voyaient rien, rien de ce qui les entourait, rien de la cour, rien des moribondes et des mortes, rien d'elles-mêmes. Elles étaient là, sur la neige, agitées de tremblements qu'elles ne pouvaient réprimer.

Soudain, comme à un signal, elles se mettaient toutes à hurler. Un hurlement qui s'enflait, montait, montait et s'élargissait au-dessus des murs. Ce n'étaient plus que des bouches qui hurlaient, hurlaient au ciel. Un parterre de bouches tordues.

Le hurlement se brisait et dans le silence on entendait les sanglots isolés. Elles s'affaissaient. Abattues, résignées peut-être. Ce n'étaient plus que des yeux creux. Un parterre d'yeux creux.

Bientôt, elles n'en pouvaient plus d'accepter, de se résigner. Un hurlement montait, plus sauvage, montait et se brisait et le silence retombait avec les sanglots et les yeux creux du désespoir.

Dans la bigarrure des haillons et la foule des visages, celles qui ne pleuraient ni ne hurlaient ne tremblaient plus.

Et les hurlements reprenaient.

Rien n'entendait ces appels du bord de l'épouvante. Le monde s'arrêtait loin d'ici. Le monde qui dit : « Il ferait bon marcher. » Seules nos oreilles entendaient et nous n'étions déjà plus des vivants. Nous attendions notre tour.

Un dernier silence dure longtemps. Sont-elles mortes toutes ? Non. Elles sont là. Vaincues et leur conscience refuse encore, refuse, se raidit, veut protester, se débattre. Les hurlements montent à nouveau, montent et enflent et s'élargissent. À nouveau ce ne sont plus que des

bouches hurlantes au ciel.

Les silences et les hurlements striaient les heures.

Le soleil se retirait. L'ombre gagnait toute la cour. Il ne restait plus qu'une rangée éclairée de têtes que les derniers rayons du jour accusaient en contours osseux, déformés par les cris.

On entend alors le roulement des camions que les hurlements aussitôt couvrent. Et quand la porte s'ouvre la cour devient trop grande. Toutes se sont levées et se pressent contre le mur opposé et, dans l'espace laissé vide, sur la neige salie, il y a plus de cadavres qu'on n'en avait pu compter.

Deux prisonniers entrent. À leur vue, les hurlements redoublent. C'est le commando du ciel.

Armés de bâtons, ils veulent faire refluer les femmes vers la porte. Elles ne bougent pas. Inertes. Puis elles cèdent. Presque sans qu'ils les bousculent, elles s'approchent.

Le premier camion est arrêté au ras de la porte.

Un prisonnier est debout sur le camion, géant dans une vareuse au col de fourrure relevé, un bonnet d'astrakan sur les oreilles.

(Ceux du commando du ciel ont des privilèges. Ils sont bien vêtus, mangent à leur faim. Pour trois mois. Le temps écoulé, d'autres les remplacent qui les expédient, eux. Au ciel. Au four. Ainsi de trois mois en trois mois. Ce sont eux qui entretiennent les chambres à gaz et les cheminées.)

De dos, on voit sur sa vareuse la croix au minium. Les femmes aussi ont la croix rouge ; de plus en plus il y a des robes rayées avec, maintenant.

Les deux autres poussent les femmes vers lui. Il défait son ceinturon qu'il prend solidement aux extrémités, le passe sous les bras d'une femme après l'autre et les charge. Il les lance sur le plateau du camion. Quand elles reprennent leurs sens, elles se relèvent. Il y a d'inaltérables réflexes.

Han. Han. Une autre, une autre. Han. Han. Une autre.

Il travaille vite, comme un qui sait son travail, un qui veut faire chaque fois mieux. Le camion est plein. Pas assez. D'une poussée des reins, il tasse et tasse puis il continue à charger. Les femmes sont écrasées les unes contre les autres. Elles ne crient plus, ne tremblent plus.

Quand il ne peut vraiment rien ajouter, il saute à terre, relève l'arrière, attache les chaînettes. Il donne un dernier coup d'œil à son travail comme à un travail. À bras le corps, il en attrape encore quelques-unes qu'il jette par-dessus les autres. Les autres les reçoivent sur la tête, sur les épaules. Elles ne crient pas, ne tremblent pas. Le chargement achevé, il monte à côté du chauffeur. Allons ! Le SS met en marche.

Drexler assiste au départ. Les poings aux hanches, elle surveille, en chef qui surveille un travail et qui est content.

Les femmes dans le camion ne crient pas. Trop serrées, elles essaient de dégager les bras ou le torse. Incompréhensible qu'on dégage encore un bras, qu'on veuille encore s'appuyer.

Une tient le buste très en arrière au-dessus des ridelles. Droite. Raidie. Ses yeux étincellent. Elle regarde Drexler avec haine, avec mépris, un mépris qui devrait tuer. Elle n'a pas hurlé avec les autres, son visage n'est creusé que par la maladie.

Le camion démarre. Drexler le suit du regard.

Quand le camion s'éloigne, elle agite la main en adieu et elle rit. Elle rit. Et elle fait longtemps adieu de la main.

C'est la première fois que nous la voyons rire.

Un autre camion s'avance devant la porte du block 25.

Je ne regarde plus.

L'APPEL

Quand il se prolonge, c'est qu'il y a quelque chose. Erreur de compte ou danger. Quelle sorte de danger ? On ne le sait jamais. Un danger.

Un SS s'approche, que nous reconnaissons tout de suite. Le médecin. Aussitôt, les plus fortes se glissent sur le devant, les plus bleues se pincement les joues. Il vient vers nous, nous regarde. Sait-il ce qui nous étreint sous son regard ?

Il passe.

Nous retrouvons notre respiration.

Plus loin, il s'arrête aux rangs des Grecques. Il demande : « Quelles sont les femmes de vingt à trente ans qui ont eu un enfant vivant ? »

Il faut renouveler les cobayes du block d'expériences.

Les Grecques viennent d'arriver.

Nous, nous sommes là depuis trop longtemps. Quelques semaines. Trop maigres ou trop affaiblies pour qu'on nous ouvre le ventre.

Les pieuvres nous étreignaient de leurs muscles visqueux et nous ne dégageons un bras que pour être étranglées par un tentacule qui s'enroulait autour du cou, serrait les vertèbres, les serrait à les craquer, les vertèbres, la trachée, l'œsophage, le larynx, le pharynx et tous ces conduits qu'il y a dans le cou, les serrait à les briser. Il fallait libérer la gorge et, pour se délivrer de l'étranglement, céder les bras, les jambes, la taille aux tentacules prenants, envahissants qui se multipliaient sans fin, surgissaient de partout, tant innombrables qu'on était tenté d'abandonner la lutte et cette exténuante vigilance. Les tentacules se déroulaient, déroulaient leur menace. La menace restait un long moment suspendue et nous étions là, hypnotisées, incapables de risquer une esquivé en face de la bête qui s'abattait, s'entortillait, collait, broyait. Nous étions près de succomber quand nous avions soudain l'impression de nous éveiller. Ce ne sont pas des pieuvres, c'est la boue. Nous nageons dans la boue, une boue visqueuse avec les tentacules inépuisables de ses vagues. C'est une mer de boue dans laquelle nous devons nager, nager à force, nager à épuisement et nous essouffler à garder la tête au-dessus des tourbillons de fange. Nous sommes contractées de dégoût, la boue entre dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, suffoque et nous battons des bras pour essayer de reprendre aplomb dans cette boue qui nous enveloppe de ses bras de pieuvre. Et ce serait peu de nager dans la boue si nous n'étions obligées de porter des tragues remplies de mottes de terre, si pesantes que la charge entraîne irrémédiablement au fond, voilà pourquoi la boue entre dans la gorge et dans les oreilles, gluante, glacée. Maintenir cette trague au-dessus de la tête coûte un effort surhumain et la camarade à l'avant s'enfonce, disparaît, s'engloutit dans la boue. Il faut la tirer, la remettre à flot de la boue, lâcher la trague, impossible de s'en débarrasser, elle est enchaînée à nos poignets, si solidement, si serrée que nous coulons toutes deux dans un corps à corps mortel, liées l'une à l'autre par la trague d'où les mottes versent, se confondant avec la boue que nous brassons dans une ultime tentative pour nous dégager et la trague est maintenant remplie d'yeux et de dents, d'yeux qui luisent, de dents qui ricanent et éclairent la boue comme des madrépores phosphorescents une eau épaisse, et tous ces yeux et toutes ces dents flamboient et vocifèrent, dardant, mordant, dardant et mordant de toutes parts et hurlant : Schneller, schneller, weiter, weiter, et, quand nous donnons des coups de poing dans ces gueules toutes en dents et en yeux, les poings ne rencontrent que taies molles, éponges pourries. Nous voulons nous

sauver, nager hors de cette vase. Le bournier est plein comme pleine la piscine un midi d'été et nous nous heurtions partout à des masses fuyantes et huileuses qui empêchent toute retraite, et les épaules roulent, se retournent, bousculent d'autres épaules. C'est un enchevêtrement de corps, une mêlée de bras et de jambes et, quand enfin nous croyons atteindre à quelque chose de solide, c'est que nous cognons contre les planches où nous dormons et tout s'évanouit dans l'ombre où bougent cette jambe qui est celle de Lulu, ce bras qui est d'Yvonne, cette tête sur ma poitrine qui m'opprime, c'est la tête de Viva et, réveillée par la sensation que je suis au bord du vide, au bord du carré, au bord de tomber dans l'allée, je retombe dans un autre cauchemar, car cette grotte d'ombre respirait toute, respirait et soufflait, agitée dans tous ses replis par mille sommeils douloureux et plus de cauchemars. De l'ombre se détache une ombre qui glisse, glisse à terre dans la boue et court vers la porte de la caverne et cette ombre en éveille d'autres qui glissent et courent et trouvent mal leur chemin dans la nuit, tâtent et hésitent, se frôlent, se parlent des paroles sans aucun sens : « Où sont mes chaussures ? C'est toi ? La dysenterie, c'est la troisième fois que je sors. » D'autres ombres reviennent, cherchent leur place des mains, la place de leur tête au toucher d'une tête et de tous les étagements les cauchemars se lèvent, prennent forme dans l'ombre, de tous les étagements montent les plaintes et les gémissements des corps meurtris qui luttent contre la boue, contre les faces d'hyènes hurlantes : Weiter, weiter, car ces hyènes hurlent ces mots-là et il n'y a plus que la ressource de se blottir sur soi-même et essayer de susciter un cauchemar supportable, peut-être celui où l'on rentre à la maison, où l'on revient et où l'on dit : C'est moi, me voilà, je reviens, vous voyez, mais tous les membres de la famille qu'on croyait torturés d'inquiétude se tournent vers le mur, deviennent muets, étrangers d'indifférence. On dit encore : c'est moi, je suis ici, je sais maintenant que c'est vrai, que je ne rêve pas, j'ai si souvent rêvé que je revenais et c'était affreux au réveil, cette fois c'est vrai, c'est vrai puisque je suis dans la cuisine, que je touche l'évier. Tu vois, maman, c'est moi, et le froid de la pierre à évier me tire du sommeil. C'est une brique éboulée de la murette qui sépare le carré du carré voisin où d'autres larves dorment et gémissent et rêvent sous les couvertures qui les recouvrent – ce sont des linceuls qui les recouvrent car elles sont mortes, aujourd'hui ou demain c'est pareil, elles sont mortes pour le retour dans la cuisine où leur mère les attend et nous nous sentons basculer dans un trou d'ombre, un trou sans fin – c'est le trou de la nuit ou un autre cauchemar, ou notre vraie mort, et nous nous débattons furieusement, nous nous débattons. Il faut rentrer, rentrer à la maison, rentrer pour toucher de nos mains la pierre à évier et nous luttons contre le vertige qui nous attire au fond du trou

de la nuit ou de la mort, nous tendons une dernière fois notre énergie dans un effort désespéré, et nous nous retenons à la brique, la brique froide que nous portons contre notre cœur, la brique que nous avons arrachée à un tas de briques cimentées par la glace, en cassant la glace avec nos ongles, vite vite les bâtons et les lanières volent – vite plus vite les ongles saignent – et cette brique froide contre notre cœur nous la portons à un autre tas, dans un cortège morne où chacune a une brique sur le cœur, car c'est ainsi qu'on transporte les briques ici, une brique après l'autre, du matin au soir, d'un tas de briques à un autre tas de briques, du matin au soir, et ce n'est pas assez de porter les briques tout le jour au chantier, nous les portons encore pendant la nuit, car la nuit tout nous poursuit à la fois, la boue du marais où on s'enlise, les briques froides qu'il faut porter contre son cœur, les kapos qui hurlent et les chiens qui eux marchent sur la boue comme sur la terre ferme et nous mordent à un signe des yeux flamboyants de l'ombre et nous avons le souffle chaud et humide du chien sur le visage et à nos tempes perle la peur. Et la nuit est plus épuisante que le jour, peuplée de toux et de râles avec celles qui agonisent solitaires, pressées contre les autres qui sont aux prises avec la boue, les chiens, les briques et les hurlements, celles que nous trouverons mortes à notre réveil, que nous transporterons dans la boue devant la porte, que nous laisserons là, roulées dans la couverture où elles ont rendu la vie. Et chaque morte est aussi légère et aussi lourde que les ombres de la nuit, légère tant elle est décharnée et lourde d'une somme de souffrances que personne ne partagera jamais.

Et quand le sifflet siffle le réveil, ce n'est pas que la nuit s'achève
car la nuit ne s'achève qu'avec les étoiles qui se décolorent et le ciel
qui se colore,

ce n'est pas que la nuit s'achève
car la nuit ne s'achève qu'avec le jour,
quand le sifflet siffle le réveil il y a tout un détroit d'éternité à
traverser entre la nuit et le jour.

Quand le sifflet siffle le réveil c'est un cauchemar qui se fige, un
autre cauchemar qui commence

il n'y a qu'un moment de lucidité entre les deux, celui où nous
écoutons les battements de notre cœur en écoutant s'il a la force de
battre longtemps encore

longtemps c'est-à-dire des jours parce que notre cœur ne peut
compter en semaines ni en mois, nous comptons en jours et chaque
jour compte mille agonies et mille éternités.

Le sifflet siffle dans le camp, une voix crie : « Zell Appell » et nous
entendons : « C'est l'appel », et une autre voix : « Aufstehen », et ce
n'est pas la fin de la nuit

ce n'est pas la fin de la nuit pour celles qui délirent dans les revirs

ce n'est pas la fin de la nuit pour les rats qui attaquent leurs lèvres
encore vivantes
ce n'est pas la fin de la nuit pour les étoiles glacées au ciel glacé
ce n'est pas la fin de la nuit
c'est l'heure où des ombres rentrent dans les murs, où d'autres
ombres sortent dans la nuit
ce n'est pas la fin de la nuit
c'est la fin de mille nuits et de mille cauchemars.

L'homme s'agenouille. Croise les bras. Baisse la tête. Le kapo s'avance. Il a son bâton. S'approche de l'homme agenouillé et s'assure bien sur ses jambes.

Le SS s'approche avec le chien.

Le kapo lève le bâton qu'il tient des deux mains, assène un coup sur les reins. Eins.

Un autre. Zwei.

Un autre. Drei.

C'est l'homme qui compte. Dans l'intervalle des coups, on l'entend.

Vier.

Fünf. Sa voix faiblit.

Sechs.

Sieben.

Acht. Nous ne l'entendons plus. Mais il compte toujours. Il faut qu'il compte jusqu'à cinquante.

À chaque coup, son corps fléchit un peu plus. Le kapo est grand, il frappe de sa hauteur, de sa force.

À chaque coup, le chien jappe, veut sauter. Sa gueule suit la trajectoire du bâton.

« Weiter », nous crie l'anweiserine parce que nous sommes immobiles sur nos bêtes.

« Weiter. » Nos bras sont retombés.

Cet homme qu'on bat avec le bruit d'un tapis qu'on bat.

Il compte toujours. Le SS écoute s'il compte.

C'est interminable, cinquante coups de bâton sur le dos d'un homme.

Nous comptons. Qu'il compte, lui aussi ! Qu'il continue à compter !

Sa tête touche le sol. Chaque coup donne à son corps un sursaut qui le disloque. Chaque coup nous fait sursauter.

C'est interminable, le bruit de cinquante coups de bâton sur le dos d'un homme.

S'il s'arrêtait de compter, les coups s'arrêteraient et recommenceraient de zéro.

C'est interminable et cela résonne, cinquante coups de bâton sur le dos d'un homme.

Au loin se dessine une maison. Sous les rafales, elle fait penser à un bateau, en hiver. Un bateau à l'ancre dans un port nordique. Un bateau à l'horizon gris.

Nous allions la tête baissée sous les rafales de neige fondue qui cinglaient au visage, piquaient comme grêle. À chaque rafale, nous redoutions la suivante et courbions davantage la tête. La rafale s'abattait, giflait, lacérait. Une poignée de gros sel lancée à toute violence en pleine figure. Nous avançons, poussant devant nous une falaise de vent et de neige.

Où allions-nous ?

C'était une direction que nous n'avions jamais prise. Nous avons tourné avant le ruisseau. La route en remblai longeait un lac. Un grand lac gelé.

Vers quoi allions-nous ? Que pouvions-nous faire par là ? La question que nous posait l'aube à chaque aube. Quel travail nous attend ? Marais, wagonnets, briques, sable. Nous ne pouvions penser ces mots-là sans que le cœur nous manquât.

Nous marchions. Nous interrogeons le paysage. Un lac gelé couleur d'acier. Un paysage qui ne répond pas.

La route s'écarte du lac. Le mur de vent et de neige se déplace de côté. C'est là qu'apparaît la maison. Nous marchons moins durement. Nous allons vers une maison.

Elle est au bord de la route. En briques rouges. La cheminée fume. Qui peut habiter cette maison perdue ? Elle se rapproche. On voit des rideaux blancs. Des rideaux de mousseline. Nous disons « mousseline » avec du doux dans la bouche. Et, devant les rideaux, dans l'entredeux des doubles fenêtres, il y a une tulipe.

Les yeux brillent comme à une apparition. « Vous avez vu ? Vous avez vu ? Une tulipe. » Tous les regards se portent sur la fleur. Ici, dans le désert de glace et de neige, une tulipe. Rose entre deux feuilles pâles. Nous la regardons. Nous oublions la grêle qui cingle. La colonne ralentit. « Weiter », crie le SS. Nos têtes sont encore tournées vers la maison que nous l'avons depuis longtemps dépassée.

Tout le jour nous rêvons à la tulipe. La neige fondue tombait, collait au dos notre veste trempée et raidie. La journée était longue, aussi longue que toutes les journées. Au fond du fossé que nous creusions, la tulipe fleurissait dans sa corolle délicate.

Au retour, bien avant d'arriver à la maison du lac, nos yeux la guettaient. Elle était là, sur le fond des rideaux blancs. Coupe rose entre les feuilles pâles. Et pendant l'appel, à des camarades qui

n'étaient pas avec nous, nous disions : « Nous avons vu une tulipe. »

Nous ne sommes plus retournées à ce fossé. D'autres ont dû l'achever. Le matin, au croisement d'où partait la route du lac, nous avions un moment d'espoir.

Quand nous avons appris que c'était la maison du SS qui commandait la pêcherie, nous avons haï notre souvenir et cette tendresse qu'ils n'avaient pas encore séchée en nous.

Du bord de l'obscurité une voix criait « Aufstehen ». De l'obscurité une voix en écho criait « Stavache », et il y avait un remuement noir d'où chacune tirait ses membres. Nous n'avions qu'à trouver nos chaussures pour sauter en bas. Sur celles qui ne surgissaient pas assez vite des couvertures, la lanière sifflait et cinglait. La lanière, à la main de la stubhova debout dans l'allée, volait jusqu'au troisième étage, volait jusqu'au milieu des carrés, fouettait les visages, les jambes endolories de sommeil. Quand tout remuait et bougeait, quand les couvertures partout se secouaient et se pliaient, on entendait un bruit de métal qui s'entrechoque, la vapeur brouillait le clignotement de la bougie au centre de l'obscurité, on découvrait les bidons pour servir le thé. Et celles qui venaient d'entrer s'appuyaient au mur, la respiration accélérée, aidant leur cœur de la main sur la poitrine. Elles revenaient des cuisines qui étaient loin, loin quand on porte un bidon énorme dont les poignées tranchent les paumes. Loin dans la neige, dans le verglas ou dans la boue où on avance de trois pas, reculant de deux, avançant et reculant, tombant et se relevant et retombant sous la charge trop lourde à des bras sans force. Lorsqu'elles ont repris haleine, elles disent : « Il fait froid ce matin, plus froid que cette nuit. » Elles disent « ce matin ». Il est pleine nuit, passé trois heures à peine.

Le thé fume en odeur écoeurante. Les stubhovas le servent chichement à nos soifs de fièvre. Elles en gardent la plus grande part pour leur toilette. C'est la meilleure utilisation qu'on en puisse faire, certes, et le désir nous vient de nous laver nous aussi dans une bonne eau chaude. Nous ne nous sommes pas lavées depuis notre arrivée, pas même les mains à l'eau froide. Nous prenons le thé dans nos gamelles qui sentent la soupe de la veille. Il n'y a pas d'eau pour les gamelles non plus. Prendre son thé, c'est l'emporter de haute lutte, dans une mêlée de coups de bâton, de coups de coude, de coups de poing, de hurlements. Dévorées par la soif et la fièvre, nous tourbillonnons dans la mêlée. Nous buvons debout, bousculées par celles qui craignent de n'être pas servies et par celles qui veulent sortir, parce qu'elles doivent sortir tout de suite, dès qu'elles sont debout il faut qu'elles sortent tout de suite. Le sifflet siffle le dernier coup. Alles raus.

La porte est ouverte aux étoiles. Chaque matin il n'a jamais fait aussi froid. Chaque matin on a l'impression que si on l'a supporté jusqu'ici, maintenant c'est trop, on ne peut plus. Au seuil des étoiles on hésite, on voudrait reculer. Alors les bâtons, les lanières et les hurlements se déchaînent. Les premières près de la porte sont

projetées dans le froid. Du fond du block, sous les bâtons, une poussée projette tout le monde dans le froid.

Dehors, c'est la terre à découvert, des tas de pierres, des tas de terre, autant d'obstacles à contourner, des fossés à éviter, avec le verglas, la boue ou la neige et les excréments de la nuit. Dehors, le froid saisit, saisit jusqu'aux os. Nous sommes transpercées de froid. En lames glacées. Dehors, la nuit est claire de froid. Les ombres de lune sont bleues sur le verglas ou sur la neige.

C'est l'appel. Tous les blocks rendent leurs ombres. Avec des mouvements gourds de froid et de fatigue une foule titube vers la Lagerstrasse. La foule s'ordonne par rangs de cinq dans une confusion de cris et de coups. Il faut longtemps pour que se rangent toutes ces ombres qui perdent pied dans le verglas, dans la boue ou dans la neige, toutes ces ombres qui se cherchent et se rapprochent pour être au vent glacé de moindre prise possible.

Puis le silence s'établit.

Le cou dans les épaules, le thorax rentré, chacune met ses mains sous les bras de celle qui est devant elle. Au premier rang, elles ne peuvent le faire, on les relaie. Dos contre poitrine, nous nous tenons serrées, et tout en établissant ainsi pour toutes une même circulation, un même réseau sanguin, nous sommes toutes glacées. Anéanties par le froid. Les pieds, qui restent extrémités lointaines et séparées, cessent d'exister. Les godasses étaient encore mouillées de la neige ou de la boue d'hier, de tous les hiers. Elles ne sèchent jamais.

Il faudra rester des heures immobiles dans le froid et dans le vent. Nous ne parlons pas. Les paroles glacent sur nos lèvres. Le froid frappe de stupeur tout un peuple de femmes qui restent debout immobiles. Dans la nuit. Dans le froid. Dans le vent.

Nous restons debout immobiles et l'admirable est que nous restions debout. Pourquoi ? Personne ne pense « à quoi bon » ou bien ne le dit pas. À la limite de nos forces, nous restons debout.

Je suis debout au milieu de mes camarades et je pense que si un jour je reviens et si je veux expliquer cet inexplicable, je dirai : « Je me disais : il faut que tu tiennes, il faut que tu tiennes debout pendant tout l'appel. Il faut que tu tiennes aujourd'hui encore. C'est parce que tu auras tenu aujourd'hui encore que tu reviendras si un jour tu reviens. » Et ce sera faux. Je ne me disais rien. Je ne pensais rien. La volonté de résister était sans doute dans un ressort beaucoup plus enfoui et secret qui s'est brisé depuis, je ne saurais jamais. Et si les mortes avaient exigé de celles qui reviendraient qu'elles rendissent des comptes, elles en seraient incapables. Je ne pensais rien. Je ne regardais rien. Je ne ressentais rien. J'étais un squelette de froid avec le froid qui souffle dans tous ces gouffres que font les côtes à un squelette.

Je suis debout au milieu de mes camarades. Je ne regarde pas les étoiles. Elles sont coupantes de froid. Je ne regarde pas les barbelés éclairés blanc dans la nuit. Ce sont des griffes de froid. Je ne regarde rien. Je vois ma mère avec ce masque de volonté durcie qu'est devenu son visage. Ma mère. Loin. Je ne regarde rien. Je ne pense rien.

Chaque bouffée aspirée est si froide qu'elle met à vif tout le circuit respiratoire. Le froid nous dévêt. La peau cesse d'être cette enveloppe protectrice bien fermée qu'elle est au corps, même au chaud du ventre. Les poumons claquent dans le vent de glace. Du linge sur une corde. Le cœur est rétréci de froid, contracté, contracté à faire mal, et soudain je sens quelque chose qui casse, là, à mon cœur. Mon cœur se décroche de sa poitrine et de tout ce qui l'entoure et le cale en place. Je sens une pierre qui tombe à l'intérieur de moi, tombe d'un coup. C'est mon cœur. Et un merveilleux bien-être m'envahit. Comme on est bien, débarrassé de ce cœur fragile et exigeant. On se détend dans une légèreté qui doit être celle du bonheur. Tout fond en moi, tout prend la fluidité du bonheur. Je m'abandonne et c'est doux de s'abandonner à la mort, plus doux qu'à l'amour et de savoir que c'est fini, fini de souffrir et de lutter, fini de demander l'impossible à ce cœur qui n'en peut plus. Le vertige dure moins qu'un éclair, assez pour toucher un bonheur qu'on ne savait pas exister.

Et quand je reviens à moi, c'est au choc des gifles que m'applique Viva sur les joues, de toute sa force, en serrant la bouche, en détournant les yeux. Viva est forte. Elle ne s'évanouit pas à l'appel. Moi, tous les matins. C'est un moment de bonheur indicible. Viva ne devra jamais le savoir.

Elle dit et dit encore mon nom qui m'arrive lointain du fond du vide – c'est la voix de ma mère que j'entends. La voix se fait dure : « Du cran. Debout. » Et je sens que je tiens après Viva autant que l'enfant après sa mère. Je suis suspendue à elle qui m'a retenue de tomber dans la boue, dans la neige d'où on ne se relève pas. Et il me faut lutter pour choisir entre cette conscience qui est souffrance et cet abandon qui était bonheur, et je choisis parce que Viva me dit : « Du cran. Debout. » Je ne discute pas son ordre, pourtant j'ai envie de céder une fois, une fois puisque ce sera la seule. C'est si facile de mourir ici. Seulement laisser aller son cœur.

Je reprends possession de moi, je reprends possession de mon corps comme d'un vêtement qu'on endosse froid de mouillé, de mon poulx qui revient et qui bat, de mes lèvres brûlées de froid avec les commissures qui s'arrachent. Je reprends possession de l'angoisse qui m'habite et de mon espoir que je violente.

Viva a quitté sa voix dure et demande : « Tu es mieux ? » et sa voix est si réconfortante de tendresse que je réponds : « Oui, Viva. Je suis mieux. » Ce sont mes lèvres qui répondent en se déchirant un peu

d'avantage aux gerçures de fièvre et de froid.

Je suis au milieu de mes camarades. Je reprends place dans la pauvre commune chaleur que crée notre contact et, puisqu'il faut revenir à soi tout à fait, je reviens à l'appel et je pense : C'est l'appel du matin – quel titre poétique ce serait –, c'est l'appel du matin. Je ne savais plus si c'était le matin ou le soir.

C'est l'appel du matin. Le ciel se colore lentement à l'est. Une gerbe de flammes s'y répand, des flammes glacées, et l'ombre qui noie nos ombres se dissout peu à peu et de ces ombres se modèlent les visages. Tous ces visages sont violacés et livides, s'accroissent en violacé et en livide à proportion de la clarté qui gagne le ciel et on distingue maintenant ceux que la mort a touchés cette nuit, qu'elle enlèvera ce soir. Car la mort se peint sur le visage, s'y plaque implacablement et il n'est pas besoin que nos regards se rencontrent pour que nous comprenions toutes en regardant Suzanne Rose qu'elle va mourir, en regardant Mounette qu'elle va mourir. La mort est marquée à la peau collée aux pommettes, à la peau collée aux orbites, à la peau collée aux maxillaires. Et nous savons qu'il ne servirait de rien à présent d'évoquer leur maison ou leur fils ou leur mère. Il est trop tard. Nous ne pouvons plus rien pour elles.

L'ombre se dissout un peu plus. Les aboiements des chiens se rapprochent. Ce sont les SS qui arrivent. Les blockhovas crient « Silence ! » dans leurs langues impossibles. Le froid mord aux mains qui sortent de sous les bras. Quinze mille femmes se mettent au garde-à-vous.

Les SS passent – grandes dans la pèlerine noire, les bottes, le haut capuchon noir. Elles passent et comptent. Et cela dure longtemps.

Quand elles sont passées, chacune remet ses mains aux creux des aisselles de l'autre, les toux jusque-là contenues s'exhalent et les blockhovas crient « Silence ! » aux toux dans leurs langues impossibles. Il faut attendre encore, attendre le jour.

L'ombre se dissout. Le ciel s'embrase. On voit maintenant passer d'hallucinants cortèges. La petite Rolande demande : « Laissez-moi me mettre au premier rang, je veux voir. » Elle dira plus tard : « J'étais sûre de la reconnaître, elle avait les pieds déformés, j'étais sûre de la reconnaître à ses pieds. » Sa mère était partie au revir quelques jours auparavant. Chaque matin elle guettait pour se rappeler quel jour sa mère serait morte.

Il passe d'hallucinants cortèges. Ce sont les mortes de la nuit qu'on sort des revirs pour les porter à la morgue. Elles sont nues sur un brancard de branches grossièrement assemblées, un brancard trop court. Les jambes – les tibias – pendent avec les pieds au bout, maigres et nus. La tête pend de l'autre côté, osseuse et rasée. Une couverture en loques est jetée au milieu. Quatre prisonnières tiennent chacune

une poignée du brancard et c'est vrai qu'on s'en va les pieds devant, c'était toujours dans ce sens-là qu'elles les portaient. Elles marchent péniblement dans la neige ou dans la boue, vont jeter le cadavre sur le tas près du 25, reviennent la civière vide à peine moins lourde et passent de nouveau avec un autre cadavre. C'est tous les jours leur travail de tout le jour.

Je les regarde passer et je me raidis. Tout à l'heure je cédaï à la mort. À chaque aube, la tentation. Quand passe la civière, je me raidis. Je veux mourir mais pas passer sur la petite civière. Pas passer sur la petite civière avec les jambes qui pendent et la tête qui pend, nue sous la couverture en loques. Je ne veux pas passer sur la petite civière.

La mort me rassure : je ne le sentirais pas. « Tu n'as pas peur du crématoire, alors pourquoi ? » Qu'elle est fraternelle, la mort. Ceux qui l'ont peinte avec une face hideuse ne l'avaient jamais vue. La répugnance l'emporte. Je ne veux pas passer sur la petite civière.

Alors je sais que toutes celles qui passent passent pour moi, que toutes celles qui meurent meurent pour moi. Je les regarde passer et je dis non. Se laisser glisser dans la mort, ici dans la neige. Laisse-toi glisser. Non, parce qu'il y a la petite civière. Il y a la petite civière. Je ne veux pas passer sur la petite civière.

L'ombre se dissout tout à fait. Il fait plus froid. J'entends mon cœur et je lui parle comme Arnolphe à son cœur. Je lui parle.

Quand viendra le jour où cessera cette commande à un cœur, à des poumons, à des muscles ? Le jour où finira cette solidarité obligée du cerveau, des nerfs, des os et de tous ces organes qu'on a dans le ventre ? Quand viendra le jour où nous ne nous connaissons plus, mon cœur et moi ?

Le rouge du ciel s'éteint et tout le ciel blêmit et au loin du ciel blême apparaissent les corbeaux qui fondent noirs sur le camp, en vols épais. Nous attendons la fin de l'appel.

Nous attendons la fin de l'appel pour partir au travail.

Les SS aux quatre coins marquaient les limites qu'il ne fallait pas franchir. C'était un grand chantier. Tout s'y trouvait rassemblé de ce qui nous hantait la nuit : cailloux à casser, route à empierrer, sable à extraire, tragues pour transporter cailloux et sable, fossés à creuser, briques à porter d'un tas à l'autre. Réparties dans différentes équipes avec des Polonaises, quand nous nous croisions nous échangeions un sourire triste.

Depuis que le soleil brillait, il faisait moins froid. À la pause de midi nous nous étions assises sur des matériaux pour manger. La soupe avalée – il n'y fallait que quelques minutes, le plus long était la distribution, l'attente en rangs devant le bidon –, il nous restait un peu de temps avant de retourner aux cailloux, au sable, à la route, au fossé et aux briques. Nous tuions des poux à l'échancrure de nos robes. C'est là qu'ils se mettent le plus. En tuer, sur la quantité, n'y changeait guère. C'était notre récréation. Morne. La détente du midi quand nous pouvions nous asseoir parce qu'il faisait beau.

Rassemblées par petits groupes d'amies, nous parlions. Chacune disait sa province, sa maison, invitait les autres à lui faire visite. Vous viendrez, n'est-ce pas ? Vous viendrez. Nous promettions. Que de voyages nous avons faits.

« Weiter. » Le cri rompt le bercement de nos rêves.

« Weiter. » À qui s'adresse-t-il ?

« Weiter. »

Une femme se dirige vers le ruisseau, sa gamelle à la main, sans doute pour la laver. Elle s'arrête, indécise.

« Weiter. » Est-ce à elle ?

« Weiter. » Dans la voix du SS, il y a comme une moquerie.

La femme hésite. Doit-elle vraiment aller plus loin ? N'est-il pas permis de se pencher sur le ruisseau à cet endroit ?

« Weiter », ordonne le SS, plus impérieux.

La femme s'éloigne, s'arrête de nouveau. Debout sur le fond du marais, tout d'elle interroge : « Ici, est-ce permis ? »

« Weiter », hurle le SS.

Alors la femme marche. Elle remonte le cours du ruisseau.

« Weiter. »

Un coup de feu. La femme s'écroule.

Le SS remet l'arme en bandoulière, siffle son chien, va vers la femme. Penché sur elle, il la retourne comme on fait d'un gibier.

Les autres SS de leur place rient.

Elle avait dépassé la limite de vingt pas à peine.

Nous nous comptons. Sommes-nous bien là, toutes ?

Quand le SS a épaulé et visé, la femme marchait dans le soleil.

Elle a été tuée net.

C'était une Polonaise.

Certaines n'ont rien vu et questionnent. Les autres se demandent si elles ont vu et ne disent rien.

La soif, c'est le récit des explorateurs, vous savez, dans les livres de notre enfance. C'est dans le désert. Ceux qui voient des mirages et marchent vers l'insaisissable oasis. Ils ont soif trois jours. Le chapitre pathétique du livre. À la fin du chapitre, la caravane du ravitaillement arrive, elle s'était égarée sur les pistes brouillées par la tempête. Les explorateurs crèvent les outres, ils boivent. Ils boivent et ils n'ont plus soif. C'est la soif du soleil, du vent chaud. Le désert. Un palmier en filigrane sur le sable roux.

Mais la soif du marais est plus brûlante que celle du désert. La soif du marais dure des semaines. Les outres ne viennent jamais. La raison chancelle. La raison est terrassée par la soif. La raison résiste à tout, elle cède à la soif. Dans le marais, pas de mirage, pas l'espoir d'oasis. De la boue, de la boue. De la boue et pas d'eau.

Il y a la soif du matin et la soif du soir.

Il y a la soif du jour et la soif de la nuit.

Le matin au réveil, les lèvres parlent et aucun son ne sort des lèvres. L'angoisse s'empare de tout votre être, une angoisse aussi fulgurante que celle du rêve. Est-ce cela, d'être mort ? Les lèvres essaient de parler, la bouche est paralysée. La bouche ne forme pas de paroles quand elle est sèche, qu'elle n'a plus de salive. Et le regard part à la dérive, c'est le regard de la folie. Les autres disent : « Elle est folle, elle est devenue folle pendant la nuit », et elles font appel aux mots qui doivent réveiller la raison. Il faudrait leur expliquer. Les lèvres s'y refusent. Les muscles de la bouche veulent tenter les mouvements de l'articulation et n'articulent pas. Et c'est le désespoir de l'impuissance à leur dire l'angoisse qui m'a étreinte, l'impression d'être morte et de le savoir.

Dès que j'entends leur bruit, je cours aux bidons de tisane. Ce ne sont pas les outres de la caravane. Des litres et des litres de tisane, mais divisés en petites portions, une pour chacune, et toutes boivent encore que j'ai déjà bu. Ma bouche n'est pas même humectée et toujours les paroles se refusent. Les joues collent aux dents, la langue est dure, raide, les mâchoires bloquées, et toujours cette impression d'être morte, d'être morte et de le savoir. Et l'épouvante grandit dans les yeux. Je sens grandir l'épouvante dans mes yeux jusqu'à la démence. Tout sombre, tout échappe. La raison n'exerce plus de contrôle. La soif. Est-ce que je respire ? J'ai soif. Faut-il sortir pour l'appel ? Je me perds dans la foule, je ne sais où je vais. J'ai soif. Fait-il plus froid ou moins froid, je ne le sens pas. J'ai soif, soif à crier. Et le doigt que je passe sur mes gencives éprouve le sec de ma bouche. Ma

volonté s'effondre. Reste une idée fixe : boire.

Et si la blockhova m'envoie porter son livre, quand je trouve dans son réduit la bassine de tisane savonneuse dans laquelle elle s'est lavée, mon premier mouvement est d'écarter la mousse sale, de m'agenouiller près de la bassine et d'y boire à la manière d'un chien qui lape d'une langue souple. Je recule. De la tisane de savon où elles ont lavé leurs pieds. Au bord de la déraison, je mesure à quel point la soif me fait perdre le sens.

Je reviens à l'appel. Et à l'idée fixe. Boire. Pourvu que nous prenions la route à droite. Il y a un ruisseau au petit pont. Boire. Mes yeux ne voient rien, rien que le ruisseau, le ruisseau loin, dont tout l'appel me sépare et l'appel est plus long à traverser qu'un sahara. La colonne se forme pour partir. Boire. Je me place à l'extérieur du rang du côté où la berge est le plus accessible.

Le ruisseau. Longtemps avant d'y arriver, je suis prête à bondir comme un animal. Longtemps avant que le ruisseau soit en vue, j'ai ma gamelle à la main. Et quand le ruisseau est là, il faut quitter le rang, courir en avant, descendre sur la berge glissante. Il est quelquefois gelé, vite casser la glace, heureusement le froid diminue, elle n'est pas épaisse, vite casser la glace du rebord de la gamelle, prendre de l'eau et gravir la berge glissante, courir pour regagner ma place, les yeux avides sur l'eau qui verse si je vais trop vite. Le SS accourt. Il crie. Son chien court devant lui, m'atteint presque. Les camarades me happent et le rang m'engloutit. Les yeux avides sur l'eau qui bouge à mon pas je ne vois pas l'inquiétude sur leur visage, l'inquiétude que je leur ai donnée. Mon absence leur a été interminable. Boire. Moi je n'ai pas eu peur. Boire. Comme chaque matin, elles disent que c'est folie de descendre à ce ruisseau avec le SS et son chien derrière moi. Il a fait dévorer une Polonaise l'autre jour. Et puis c'est de l'eau de marais, c'est l'eau qui donne la typhoïde. Non, ce n'est pas de l'eau de marais. Je bois. Rien n'est plus malaisé que boire à une gamelle évasée en marchant. L'eau oscille d'un bord à l'autre, échappe aux lèvres. Je bois. Non, ce n'est pas de l'eau de marais, c'est un ruisseau. Je ne réponds pas parce que je ne peux pas parler encore. Ce n'est pas de l'eau de marais, mais elle a goût de feuilles pourries, et j'ai ce goût dans la bouche aujourd'hui dès que je pense à cette eau, même quand je n'y pense pas. Je bois. Je bois et je suis mieux. La salive revient dans ma bouche. Les paroles reviennent à mes lèvres, mais je ne parle pas. Le regard revient à mes yeux. La vie revient. Je retrouve ma respiration, mon cœur. Je sais que je suis vivante. Je suce lentement ma salive. La lucidité revient, et le regard – et je vois la petite Aurore. Elle est malade, épuisée par la fièvre, les lèvres décolorées, les yeux hagards. Elle a soif. Elle n'a pas la force de descendre au ruisseau. Et personne ne veut y aller pour elle. Il ne faut

pas qu'elle boive de cette eau malsaine, elle est malade. Je la vois et je pense : elle pourrait bien boire de cette eau, puisqu'elle va mourir. Chaque matin, elle se met près de moi. Elle espère que je lui laisserai quelques gouttes au fond de ma gamelle. Pourquoi lui donnerais-je de mon eau ? Aussi bien elle va mourir. Elle attend. Ses yeux implorent et je ne la regarde pas. Je sens sur moi ses yeux de soif, la douleur à ses yeux quand je remets la gamelle à ma ceinture. La vie revient en moi et j'ai honte. Et chaque matin je reste insensible à la supplication de son regard et de ses lèvres décolorées par la soif, et chaque matin, j'ai honte après avoir bu.

Ma bouche s'humecte. Je pourrais parler maintenant. Je ne parle pas. Je voudrais que dure longtemps cette salive dans ma bouche. Et l'idée fixe : quand boirai-je encore ? Y aura-t-il de l'eau là où nous travaillerons ? Il n'y a jamais d'eau. C'est le marais. Le marais de boue.

Mes camarades me croyaient folle. Lulu me disait : « Fais attention à toi. Tu sais bien qu'ici il faut toujours être sur le qui-vive. Tu te feras tuer. » Je n'entendais pas. Elles ne me quittaient plus et elles disaient entre elles : « Il faut veiller sur C., elle est folle. Elle ne voit pas les kapos, ni les SS, ni les chiens. Elle reste plantée, le regard vague, au lieu de travailler. Elle ne comprend pas quand ils crient, elle va n'importe où. Ils la tueront. » Elles avaient peur pour moi, elles avaient peur de me regarder avec ces yeux fous que j'avais. Elles me croyaient folle et sans doute l'étais-je. Je ne me suis rien rappelé de ces semaines-là. Et pendant ces semaines-là qui étaient les plus dures, tant et tant sont mortes que j'aimais et je ne me suis pas rappelé que j'avais appris leur mort.

Les jours où nous prenons l'autre direction, à l'opposé du ruisseau, je ne sais comment je supporte la déception.

Il y a la soif du matin et la soif du jour.

Depuis le matin, je ne pense qu'à boire. Quand la soupe de midi est servie, elle est salée, salée, elle arrache la bouche toute brûlante d'aphtes. « Mange. Il faut que tu manges. » Tant étaient mortes déjà qui avaient refusé la nourriture. « Essaie. Elle est assez liquide aujourd'hui. – Non, elle est salée. » Je rejette la cuillerée que j'ai essayé d'avalier. Rien ne peut passer quand il n'y a pas de salive dans la bouche.

Quelquefois nous allons aux wagonnets. Un chantier de démolition avec des arbustes grêles entre les maisons en ruines. Ils sont couverts de givre. À chaque trague de pierres que je porte au wagonnet, je frôle un arbuste auquel j'arrache une petite branche. Je lèche le givre et cela ne fait pas d'eau dans la bouche. Dès que le SS s'écarte, je cours vers la neige propre, il en reste un morceau comme un drap étendu pour sécher. Je prends une poignée de neige, et la neige ne fait pas

d'eau dans la bouche.

Si je passe près de la citerne ouverte à fleur de terre, le vertige me prend, tout tourne dans ma tête. C'est parce que je suis avec Carmen ou Viva que je ne m'y jette pas. Et à chaque passage, elles s'efforcent de faire un détour. Mais je les entraîne, elles me suivent pour ne pas me lâcher et au bord elles me tirent brutalement.

Pendant la pause, les Polonaises se groupent autour de la citerne et puisent de l'eau avec une gamelle attachée à un fil de fer. Le fil de fer est trop court. Celle qui se penche est presque tout engagée dans la citerne, ses camarades la tiennent par les jambes. Elle remonte un peu d'eau trouble au fond de la gamelle et elle boit. Une autre puise à son tour. Je vais vers elles et je leur fais comprendre que j'en voudrais. La gamelle redescend au bout du fil de fer, la Polonaise se penche à tomber, remonte encore une fois un peu d'eau qu'elle me tend en disant : « Kleba ? » Je n'ai pas de pain. Je donne tout mon pain le soir pour avoir du thé. Je réponds que je n'ai pas de pain avec une prière sur les lèvres. Elle renverse la gamelle et l'eau se répand. Je tomberais si Carmen ou Viva n'accourait.

Quand nous sommes au marais, toute la journée je pense au chemin du retour, au ruisseau. Mais le SS se souvient du matin. Dès le tournant d'où on aperçoit le petit pont, il se porte en avant. Il descend dans le ruisseau et y fait patauger son chien. Lorsque nous arrivons, l'eau est bourbeuse et fétide. J'en prendrais bien quand même ; impossible : toutes les anweiserines sont sur les dents.

Il y a la soif du jour et la soif du soir.

Le soir, pendant tout l'appel, je pense à la tisane qu'on va distribuer. Je suis des premières servies. La soif me rend hardie. Je bouscule tout pour passer avant les autres. Je bois et quand j'ai bu j'ai plus soif encore. Cette tisane ne désaltère pas.

J'ai maintenant mon pain à la main, mon morceau de pain et les quelques grammes de margarine qui font le repas du soir. Je les tiens à la main et je les offre de carré en carré à qui voudrait échanger contre sa portion de tisane. Je tremble qu'aucune ne veuille. Il s'en trouve toujours une pour accepter. Tous les soirs j'échange mon pain pour quelques gorgées. Je bois tout de suite et j'ai plus soif encore. Quand je reviens à notre carré, Viva me dit : « Je t'ai gardé mon thé (thé ou tisane, ce n'est ni l'un ni l'autre), ce sera pour avant de t'endormir. » Elle ne peut me faire attendre jusque-là. Je bois et j'ai plus soif encore. Et je pense à l'eau du ruisseau que le chien a gâchée tout à l'heure, dont j'aurais pu avoir une pleine gamelle, et j'ai soif, plus soif encore.

Il y a la soif du soir et la soif de la nuit, la plus atroce. Parce que, la nuit, je bois, je bois et l'eau devient immédiatement sèche et solide dans ma bouche. Et plus je bois, plus ma bouche s'emplit de feuilles

pourries qui durcissent.

Ou bien c'est un quartier d'orange. Il crève entre mes dents et c'est bien un quartier d'orange – extraordinaire qu'on trouve des oranges ici –, c'est bien un quartier d'orange, j'ai le goût de l'orange dans la bouche, le jus se répand jusque sous ma langue, touche mon palais, mes gencives, coule dans ma gorge. C'est une orange un peu acide et merveilleusement fraîche. Ce goût d'orange et la sensation du frais qui coule me réveillent. Le réveil est affreux. Pourtant la seconde où la peau de l'orange cède entre mes dents est si délicieuse que je voudrais provoquer ce rêve-là. Je le poursuis, je le force. Mais c'est de nouveau la pâte de feuilles pourries en mortier qui pétrifie. Ma bouche est sèche. Pas amère. Lorsqu'on sent sa bouche amère, c'est qu'on n'a pas perdu le goût, c'est qu'on a encore de la salive dans la bouche.

Il pleuvait. Un écran de pluie fermait la plaine.

Nous avons marché longtemps. La route n'était que fondrières. Quand nous étions tentées de les contourner, les anweiserines criaient : « En rangs. Gardez les rangs ! » et poussaient dans la boue celles qui hésitaient à cause de leurs godasses. Aucune description ne peut donner idée de ces godasses que nous avions.

Nous étions arrivées à un grand labour. Il fallait enlever les racines de chiendent retournées par la charrue. Courbées, nous arrachions les filaments blanchâtres et les mettions dans notre tablier. Cela faisait froid et mouillé au ventre. Lourd aussi. Au bout du champ, nous vidions notre tablier et prenions un autre sillon. Il pleuvait. Courbées sur les sillons, sillon après sillon. La pluie avait imprégné nos vêtements. Nous étions nues. Un ruisseau glacé se formait entre les omoplates et coulait au creux du dos. Nous n'y faisons plus attention. Seulement, la main qui enlevait le chiendent était morte. Et les mottes collaient de plus en plus aux godasses qui devenaient lourdes, de plus en plus lourdes à retirer du sol. Depuis le matin, il pleuvait.

Les anweiserines s'étaient abritées sous un toit de branchages. Elles criaient de loin. Quand nous étions à l'extrémité du champ, nous ne les entendions plus. Nous nous y attardions un peu. Il fallait de toute façon être courbées sur les sillons, elles nous voyaient. Aussi bien était-il trop douloureux de se redresser.

Nous allions deux par deux. Nous parlions en marchant. Nous parlions du passé et le passé devenait irréel. Nous parlions plus encore de l'avenir et le futur devenait certitude. Nous faisons beaucoup de projets. Nous en faisons sans cesse.

À midi, la pluie avait redoublé. On ne voyait plus le champ transformé en bourbier.

Plus loin, il y avait une maison abandonnée. Cette maison n'était pas pour nous. Déjà le SS sifflait pour que nous reformions les rangs, après la pause. Nous étions résignées à retourner aux racines de chiendent, aux mottes boueuses. Mais la colonne laissait le labour derrière elle. Geneviève dit : « S'ils nous faisaient mettre à l'abri dans la maison... » C'était formuler le vœu que nous faisons toutes. L'exprimer en montrait tout l'irréalisable. Pourtant, nous nous dirigeons vers la maison. Nous en sommes tout près. La colonne s'arrête. Un SS crie que nous allons entrer mais que si nous faisons du bruit, nous sortirons aussitôt. Faut-il y croire ?

Nous entrons dans la maison comme dans une église. C'est une maison de paysans qu'on a commencé à démolir. Ils démolissent

toutes les maisons de paysans, suppriment les haies et les clôtures, nivellent les jardins en un vaste domaine. C'est ainsi qu'on liquide la petite culture, ici. Les cultivateurs ont été liquidés d'abord. La maison est marquée d'un « J » à la peinture noire. Des juifs l'habitaient.

Nous entrons dans une odeur de plâtre mouillé. Les parquets et les papiers ont été arrachés. Presque toutes les portes et les fenêtres aussi. Nous nous asseyons par terre sur les gravats. Nous sentons davantage le froid de nos robes et de nos vestes. Les premières se sont assuré des places contre le mur, elles s'appuient. Les autres se serrent partout où elles peuvent.

Nous regardons la maison comme si nous avions oublié et nous retrouvons des mots. « C'est une assez belle pièce. » – « Oui, claire. » – « La table devait être là. » – « Ou le lit. » – « Non, c'est la salle à manger. Voyez le papier. Il y a un lambeau de papier qui pend encore. Moi, je mettrais un divan ici près de la cheminée. » – « Des rideaux rustiques feraient bien. Vous savez, ces toiles de Jouy. »

La maison se pare de tous ses meubles, patinés, confortables, familiers. Elle est achevée qu'on y ajoute des détails. « Il faut une radio près du divan. » – « Ici, ils ont des doubles fenêtres. On peut cultiver des plantes grasses. » – « Tu aimes les plantes grasses ? Je préfère les jacinthes. On met les bulbes dans de l'eau et on a des fleurs avant le printemps. » – « Je n'aime pas l'odeur des jacinthes. »

Les anweiserines se sont installées dans l'autre pièce. Les SS somnolent auprès d'elles. Nous sommes les unes contre les autres. Notre chaleur fait sortir de nos vêtements une buée qui monte vers les trous des fenêtres. La maison devient tiède, habitée. Nous sommes bien. Nous regardons la pluie en souhaitant qu'elle dure jusqu'au soir.

Au coup de sifflet, il faut poser les outils, les nettoyer, les ranger en un tas bien fait. – Former les rangs. – Se taire. – Ne pas bouger. – Anweiserines et kapos comptent. Se trompent-elles ? Recomptent. – Hurlent. – Deux en moins. – Se souviennent. Ce sont les deux de l'après-midi. Deux qui s'affaissaient sur leur bêche. Les furies aussitôt se précipitaient, les battaient, les battaient. On ne s'habitue pas à voir battre les autres. Les coups n'y faisaient rien. La bêche s'échappait des mains d'où le sang s'était retiré, la vie s'en allait des yeux et les yeux ne priaient pas. Les yeux étaient muets. Les furies s'acharnaient sur les deux femmes qui ne remuaient plus. Si elles ne réagissent plus aux coups, c'est qu'il n'y a plus rien à faire. Qu'on les emporte. Nous les avons portées doucement le long du talus, là où l'herbe est sèche, et nous étions retournées à nos bêches.

Elles manquent maintenant. Toutes ne savent pas, questionnent. Les noms passent de bouche en bouche dans un chuchotement que nulle émotion ne marque. Nous sommes trop fatiguées. Berthe et Anne-Marie sont mortes. Berthe, laquelle ? Berthe de Bordeaux. Elles ont été comptées ce matin à la sortie, elles doivent être comptées au retour. Il faudra les porter. Aucune ne bouge. Involontairement, chacune baisse la tête, voudrait se fondre dans la masse, ne pas être remarquée, ne pas faire signe. Exténuée tellement qu'elle mesure avec effroi ce qu'elle peut encore obtenir de ses jambes. La plupart ne marchent qu'en pesant aux bras des autres. Les anweiserines remontent les rangs, examinent les figures et les pieds. Elles choisiront les plus fortes. Celles qui s'appuient à une moins faible appréhendent que cette dernière soit prise. Comment rentreront-elles si le bras qui les soutient les quitte ? Les anweiserines cherchent les mieux chaussées, les grandes. « Du. Du. Du. », en appellent trois. Alors les autres se désignent. Nous nous détachons et allons vers les mortes. Nous les regardons, embarrassées. Comment les prendre ? Les anweiserines indiquent que chacune doit tenir par un membre. Et vite.

Nous nous penchons sur nos compagnes. Elles ne sont pas encore raidies. Quand nous saisissons les chevilles et les poignets, le corps plie, plie jusqu'à terre et il est impossible de le maintenir haut. Il serait mieux de soulever aux genoux et aux épaules, mais on n'a pas prise. Enfin, nous y parvenons. Nous nous rangeons à la fin de la colonne. On compte encore. Le nombre y est, cette fois. La colonne s'ébranle.

Combien y a-t-il de kilomètres à parcourir ? Nous mesurons les distances à l'effort qu'elles nous coûtent. Elles sont énormes.

La colonne s'est ébranlée.

D'abord, c'est Berthe et Anne-Marie que nous portons. Bientôt ce ne sont plus que des fardeaux trop lourds, qui nous échappent à chaque mouvement. Dès le départ, nous sommes distancées. Nous demandons de faire passer au premier rang qu'on ralentisse. La colonne va toujours aussi vite. La kapo est en tête. Elle a de bonnes chaussures. Elle est pressée.

Les SS nous suivent. Ils traînent leurs bottes puisque nous allons, nous, si lentement. L'anweiserine rit avec eux. Elle leur montre des pas de danse, en faisant des plaisanteries ignobles. Eux s'amuse.

C'est un soir pâle et presque doux. Chez nous, il doit y avoir des bourgeons. Un SS tire un harmonica de sa poche. Il joue et notre détresse devient malaise.

Nous appelons pour qu'on nous relaie. Personne n'entend. Personne ne vient. Personne ne se sent la force de nous remplacer. Nous peinons de plus en plus, courbées, écartelées.

Carmen aperçoit dans le fossé des bouts de planches cassées. Nous posons nos camarades sur la route pour ramasser les planches. Les SS attendent. Le deuxième sort son couteau et écorce la branche qui lui sert de gourdin. L'anweiserine accompagne l'harmonica. Elle chante « J'attendrai ». Leur chanson préférée.

Nous plaçons chaque corps en travers de deux planches dont nous empoignons les extrémités et nous repartons. Carmen dit : « Tu te rappelles, Lulu, quand la mère nous disait : Ne touche pas à ce bois sale. Tu vas te mettre une écharde et tu auras un vilain mal blanc. » Nos mères.

Au début, il semble que cela aille mieux, puis les corps glissent, plient au milieu, tombent. C'est à chaque pas un ajustement qu'il faut faire de ce corps inerte et de ces planches. Les SS soufflent dans l'harmonica à tour de rôle, rient et chantonnent. Ils rient bruyamment, la fille plus bruyamment encore.

La colonne prend de l'avance. Nous fournissons pourtant un effort dont nous ne nous croyions pas capables. Un camion arrive. La colonne s'arrête sur le côté pour faire place. Nous en profitons pour gagner un peu de terrain. Le camion est celui qui ramasse les bidons dans lesquels on a apporté la soupe sur les chantiers, à midi. Il y a des chantiers tout alentour. Loin tout alentour il y a des tas de bûches et de pelles. Le chauffeur freine, parle aux SS. Je suis près de celui à l'harmonica. C'est un gamin. Il paraît dix-sept ans. L'âge de mon plus jeune frère. Je m'adresse à lui : « Ne pourrions-nous pas mettre nos camarades sur ce camion qui rentre au camp ? » Son ricanement nous insulte et il éclate de rire. Il rit, rit et trouve cela d'un drôle ! Il est tout secoué de rire et l'autre l'imité et la fille, qui me donne une gifle en forçant son rire. J'ai honte. Comment peut-on leur demander

quelque chose ? Le camion s'éloigne.

Mais en voilà assez. Ils s'avisent que cela a suffisamment duré, cette nonchalance, avec les chiens qui gambadent la laisse molle. Ils rangent l'harmonica, cabrent les chiens et crient : « Schneller jetz ! » Nous nous raidissons. Les chiens sur les talons, il faut maintenant rattraper la colonne.

Il faut. Il faut.

Il faut... Pourquoi faut-il, puisqu'il nous est égal de mourir tout de suite, tuées par les chiens ou les bâtons, là sur la route dans le soir pâle ? Non. Il faut. À cause de leur rire tout à l'heure, peut-être. Il faut.

Nous réussissons à rejoindre la colonne, y touchons presque. Nous supplions qu'on nous relève. Deux viennent. Elles remplacent les deux plus frêles qui défaillent. Nous changeons de main sans cesser de marcher. Nous avons les gueules des chiens aux mollets. Un signe, une secousse à la laisse, ils mordront. Nous marchons avec ces cadavres qui glissent, que nous recalons, qui glissent encore. Leurs pieds raclent la route, la tête renversée presque au sol. Nous n'en pouvons plus de voir cette tête, avec les yeux en bas. Berthe. Anne-Marie. De la main qui ne porte pas, nous la soutenons un moment. Il faut y renoncer. Abandonner cette tête à qui nous n'avons pas eu le courage d'abaisser les paupières.

Nous ne regardons pas, parce que les larmes coulent sur nos visages, coulent sans que nous pleurions. Les larmes coulent de fatigue et d'impuissance. Et nous souffrons dans cette chair morte comme si elle était vivante. La planche sous les cuisses les écorche, les coupe. Berthe. Anne-Marie.

Pour que les mains ne pendent pas, nous essayons de les croiser sur la poitrine. Il faudrait les y maintenir. Les mains pendent et nous battent les jambes au balancement de la marche.

Les SS derrière nous vont au pas militaire. Finie la promenade, disent-ils. Ils tiennent les laisses court. Les chiens nous serrent du plus près. Nous ne nous retournons pas. Nous essayons de ne plus sentir leur mufle, leur souffle chaud et rapide, de ne plus entendre leur pas quadruplé, leur pas de chien avec le grattement irritant des griffes sur les cailloux du chemin. De ne plus entendre le martèlement du gourdin contre nous. Il est tout écorcé maintenant, d'un blanc humide.

Nous marchons, tendues. Notre cœur bat, bat à éclater, et nous pensons : mon cœur ne va pas tenir, mon cœur va céder. Il ne cède pas encore, il tient encore. Pour combien de mètres ? Notre angoisse décompose les kilomètres en pas, en mètres, en poteaux électriques, en tournants. Nous nous trompons toujours d'un poteau ou d'un tournant. C'est la plaine, la plaine couverte de marais à perte de vue où il n'y a pas de repères, parfois une touffe de végétation rougie par

le gel qui se confond sans cesse avec une autre. Et le désespoir nous écrase.

Mais il faut. Il faut.

On approche. L'approche du camp se sent à l'odeur. Odeur de charogne, odeur de diarrhée qu'enveloppe l'odeur plus épaisse et suffocante du crématoire. Quand nous y sommes, nous ne le sentons pas. En revenant le soir, nous nous demandons comment nous pouvons respirer cette puanteur.

À cet endroit-là, l'endroit où se reconnaît l'odeur, il doit rester deux kilomètres.

Après le petit pont, l'allure s'accélère. Encore un.

Comment nous les avons franchis, je ne sais. Avant l'entrée, notre colonne s'est arrêtée pour laisser le passage à d'autres. Nous avons déposé nos fardeaux. Quand nous avons dû les reprendre, nous avons cru que nous ne pourrions plus.

À la porte, nous nous sommes redressées. Nous avons serré les mâchoires, nous avons regardé haut. C'était un serment que nous nous étions fait, Viva et moi. La tête haute devant Drexler, devant Taube. Nous avions même dit : « La tête haute ou les pieds devant. » Ô Viva.

La SS qui compte au passage interroge de sa canne. « Zwei Französinen », répond l'anweiserine, dégoûtée.

Nous emportons nos camarades à l'appel. Cela fait deux rangées qui altèrent l'alignement : les quatre porteuses et leur morte couchée devant elles.

Les commandos de juives rentrent à leur tour. Elles en ont deux ce soir. Comme nous. Elles en ont tous les soirs. Elles les ont mises sur des portes enlevées aux maisons qu'elles démolissent, et ont hissé les portes sur leurs épaules. Elles sont défigurées par l'effort. Nous les plaignons. Nous les plaignons jusqu'aux sanglots. Les mortes sont allongées bien à plat, le visage à la face du ciel. Nous pensons : si nous avions eu des portes.

L'appel a été aussi long que d'habitude. À nous il a semblé plus court. Notre cœur nous emplissait la poitrine et battait fort, fort et cela nous faisait compagnie comme une montre quand on est seul. Et nous écoutions ce cœur qui dominait tout, qui peu à peu, lentement, regagnait son creux, s'y réinstallait, et les coups s'espaçaient, s'espaçaient et s'atténuaient. Et quand nous ne les avons plus entendus qu'à leur rythme accoutumé, nous avons été aussi troublées qu'au bord de la solitude.

À ce moment-là, nos mains ont essuyé nos larmes.

L'appel a duré jusqu'à ce que les réflecteurs éclairent les barbelés, jusqu'à la nuit.

Pendant tout l'appel, nous ne les avons pas regardées.

Un cadavre. L'œil gauche mangé par un rat. L'autre œil ouvert avec sa frange de cils.

Essayez de regarder. Essayez pour voir.

Un homme qui ne peut plus suivre. Le chien le saisit au fondement. L'homme ne s'arrête pas. Il marche avec le chien qui marche derrière lui sur deux pattes, la gueule au fondement de l'homme.

L'homme marche. Il n'a pas poussé un cri. Le sang marque les rayures du pantalon. De l'intérieur, une tache qui s'élargit comme sur du buvard.

L'homme marche avec les crocs du chien dans la chair.

Essayez de regarder. Essayez pour voir.

Une femme que deux tirent par les bras. Une juive. Elle ne veut pas aller au 25. Les deux la traînent. Elle résiste. Ses genoux raclent le sol. Son vêtement tiré aux manches remonte sur le cou. Le pantalon défait – un pantalon d’homme – traîne derrière elle, à l’envers, retenu aux chevilles. Une grenouille dépouillée. Les reins nus, les fesses avec des trous de maigreur sales de sang et de sanie.

Elle hurle. Les genoux s’arrachent sur les cailloux.

Essayez de regarder. Essayez pour voir.

AUSCHWITZ

Cette ville où nous passions
était une ville étrange.
Les femmes portaient des chapeaux
des chapeaux posés sur des cheveux en boucles.
Elles avaient aussi des souliers et des bas
comme à la ville.
Aucun des habitants de cette ville
n'avait de visage
et pour n'en pas faire l'aveu
tous se détournaient à notre passage
même un enfant qui tenait à la main
une boîte à lait aussi haute que ses jambes
en émail violet
et qui s'enfuit en nous voyant.
Nous regardions ces êtres sans visages
et c'était nous qui nous étonnions.
Aussi nous étions déçues
nous espérions voir des fruits et des légumes chez les marchands.
Il n'y avait pas non plus de boutiques
seulement des vitrines
où j'aurais bien voulu me reconnaître
dans les rangs qui glissaient sur les vitres.
Je levai un bras
mais toutes voulaient se reconnaître
toutes levaient le bras
et aucune n'a su laquelle elle était.
Il y avait l'heure au cadran de la gare
nous avons été heureuses de la regarder
l'heure était vraie
et allégées d'arriver aux silos de betteraves
où nous allions travailler
de l'autre côté de la ville
que nous avons traversée comme un malaise du matin.

LE MANNEQUIN

De l'autre côté de la route, il y a un terrain où les SS vont dresser les chiens. On les voit s'y rendre, avec leurs chiens qu'ils tiennent en laisse, attachés deux par deux. Le SS qui marche en tête porte un mannequin. C'est une grande poupée de son habillée comme nous. Costume rayé décoloré, crasseux, aux manches trop longues. Le SS la tient par un bras. Il laisse traîner les pieds qui raclent les cailloux. Ils lui ont même attaché des socques aux pieds.

Ne regarde pas. Ne regarde pas ce mannequin qui traîne par terre. Ne te regarde pas.

Le dimanche l'appel avait lieu moins tôt. Moins loin de l'aube. Le dimanche, les colonnes ne sortaient pas. On travaillait dans le camp. Le dimanche était le jour le plus redouté de tous.

Ce dimanche-là, il faisait très beau. Le jour s'était levé dans un ciel sans rougeoiements, sans nappes de feu. Le jour s'était levé bleu tout de suite comme un jour de printemps. Le soleil aussi était du printemps. Ne pas penser à la maison, au jardin, à la première sortie de la saison. Ne pas penser. Ne pas penser.

Ici la belle saison différerait de la mauvaise en ce qu'il y avait de la poussière au lieu de neige ou de boue, en ce que l'odeur était plus pestilentielle, le paysage plus désolé avec le soleil qu'avec la neige, plus désespéré.

La fin de l'appel siffle. Il faut garder les rangs qui lentement se mettent en marche vers le block 25. Chaque dimanche était différent. Au block 25, pourquoi ? Nous avons peur. Quelqu'un dit : « Le block 25 n'est pas assez grand pour tout le monde. Nous irions directement aux gaz », et nous nous secouons.

Que vont-ils faire ? Nous attendons. Nous attendons longtemps. Jusqu'à ce qu'arrivent des hommes, avec des pelles. Ils se dirigent vers le fossé. Pendant la semaine, le fossé qui isole les barbelés à l'intérieur a été approfondi. Y a-t-il trop de suicides ? Ce sont les coups de feu qu'on entend dans la nuit. Quand une s'approche des barbelés, la sentinelle du mirador tire avant qu'elle y atteigne. Alors, pourquoi le fossé ?

Pourquoi tout ?

Les hommes sont en place, le long du fossé, les pelles en mains.

Les colonnes s'allongent en file indienne. Des milliers de femmes sur une seule file. Une file sans fin. Nous suivons. Que font celles qui nous précèdent ? Nous les voyons passer devant les hommes, tendre leur tablier. Ils y mettent deux pelletées de la terre enlevée au fossé qu'on a creusé. Pourquoi faire, cette terre ? Nous suivons. Elles se mettent à courir. Nous courons. Voilà que les coups de bâton et de lanière s'abattent. On essaie de se protéger le visage, les yeux. Les coups tombent sur la nuque, sur le dos. Schnell. Schnell. Courir.

De chaque côté de la file, kapos et anweiserines hurlent. Schneller. Schneller. Hurlent et frappent.

Nous faisons remplir notre tablier et nous courons.

Nous courons. Il faut garder la file, pas de débandade.

Nous courons.

La porte.

C'est là où les furies sont le plus serré. SS en jupes et en culottes se sont joints à elles. Courir.

La porte franchie, prendre à gauche, s'engager sur une planche mal équilibrée entre les deux rives d'un fossé. Passer sur la planche en courant. Coups de bâton avant et après.

Courir. Vider le tablier à l'endroit qu'indiquent les hurlements.

D'autres avec des râteaux égalisent la terre apportée.

Courir. Longer les barbelés. Ne pas les effleurer, les lampes sont au rouge.

De nouveau franchir la porte pour rentrer. Le passage est étroit. Il faut courir plus vite encore. Tant pis pour celles qui tombent là, elles sont piétinées.

Courir. Schneller. Courir.

Retourner devant les hommes qui remplissent de nouveau le tablier de terre.

Ils doivent faire vite, on les bat. Des pelletées bien pleines, on les bat, on nous bat.

Le tablier rempli, coups de bâton. Schneller.

Courir vers la porte, passer sous les lanières et les cravaches, courir sur la planche qui bouge et qui plie. Attention à la canne du chef SS qui se tient au débouché de la planche. Vider son tablier sous un râteau, courir, franchir la porte par le passage de plus en plus étroit – les bastonneuses se resserrent au goulet –, courir vers les hommes pour reprendre deux pelletées de terre, courir à la porte, dans un circuit ininterrompu.

Ils veulent faire un jardin à l'entrée du camp.

Ce n'est pas très lourd, deux pelletées de terre. Cela s'alourdit à mesure. Cela s'alourdit et ankylose les bras. Nous nous risquons à mal tenir les coins du tablier pour que la terre coule un peu. Si une furie le voit, elle nous assomme. Nous le faisons pourtant, c'est trop lourd.

Parmi les hommes il y a un Français. Nous rusons et calculons notre course pour que ce soit lui qui nous serve. Nous essayons d'échanger quelques mots. Il parle sans bouger les lèvres, sans lever les yeux, ainsi qu'on apprend à parler en prison. Il faut trois tours pour une phrase.

La ronde ne va plus assez vite. Les furies crient plus fort, battent plus fort. Il se forme des encombrements, parce que des femmes s'affaissent et que leurs camarades les aident à se relever, tandis que les autres, derrière, poussées par les coups, veulent continuer de courir. Et aussi parce que les juives croient qu'elles sont plus battues que nous et viennent se glisser entre nos robes rayées. Elles nous font peine. Elles nous font peine à cause de leur accoutrement. Elles n'ont pas de tablier. On leur a fait mettre leur manteau devant derrière, boutonné dans le dos pour qu'elles prennent la terre dans le bas du manteau qu'elles tiennent à l'ourlet. Elles ont de l'épouvantail et du

pingouin, avec les manches à l'envers qui embarrassent les bras. Et celles qui ont un manteau d'homme fendu... Un comique terrifiant.

Elles nous font pitié mais nous ne voulons pas nous séparer. Nous nous protégeons mutuellement. Chacune veut rester près d'une compagne, qui devant une plus faible pour recevoir les coups à sa place, qui derrière une qui ne peut plus courir pour la retenir si elle tombe.

Le Français est arrivé depuis peu. Il est de Charonne. La résistance s'étend en France. Nous affronterions n'importe quoi pour lui parler.

Courir à la porte – schnell – passer – weiter – basculer sur la planche au-dessus du fossé – schneller – vider le tablier – courir – attention aux barbelés – de nouveau la porte il y en a toujours une sur qui on marche c'est là qu'est l'officier avec sa canne maintenant – courir jusqu'aux hommes tendre son tablier – coups de bâton – courir vers la porte. Une course hallucinée.

Nous pensons à nous sauver pour nous cacher dans un block. Impossible, toutes les issues sont gardées par des bâtons. Celles qui tentent de forcer les barrages sont rouées.

Défendu d'aller aux cabinets. Défendu de s'arrêter une minute.

Au début, ralentir est plus pénible que maintenir la course. Au moindre ralentissement, les coups redoublent. Après, nous préférierions être battues et ne pas courir, nos jambes n'obéissent plus. Mais, dès que nous ralentissons, les coups s'abattent si terribles que nous nous remettons à courir.

Des femmes tombent. Les furies les sortent du rang et les traînent à la porte du 25. Taube est là. La confusion augmente. Les juives sont de plus en plus nombreuses entre nous. À chaque tour, notre groupe se défait. Nous réussissons à rester ensemble deux par deux. Ces deux-là ne se quittent pas, elles se tiennent et se tirent l'une l'autre quand au passage de l'entrée elles sont prises dans la panique de celles sur qui on marche et de celles qui ont peur de tomber sur les autres. Une course hallucinée.

Des femmes tombent. La ronde continue. Courir. Courir toujours. Ne pas ralentir. Ne pas s'arrêter. Celles qui tombent, nous ne les regardons pas. Nous nous tenons deux par deux et c'est une attention de toutes les secondes. On ne peut pas s'occuper des autres.

Des femmes tombent. La ronde continue. Schnell. Schnell.

Le parterre s'agrandit. Il faut allonger le circuit.

Courir. Passer sur la planche branlante qui plie de plus en plus – schnell – verser la terre – schnell – la porte – schnell – remplir son tablier – schnell – la porte encore – schnell – la planche. C'est une course hallucinée.

Pour penser à quelque chose, nous comptons les coups. À trente, c'est un tour qui n'a pas été dur. À cinquante, nous ne comptons plus.

Le Français est tenu à l'œil. Un kapo est à son côté. Nous ne pouvons plus nous faire servir par lui. Quelquefois nous échangeons un regard. Entre ses dents, il dit : « Les salauds, les salauds. » Un nouveau. Il a des larmes. Il nous plaint. Pour lui, c'est moins pénible. Il reste en place et il ne fait pas froid.

Nos jambes enflent. Nos traits se crispent. À chaque tour nous sommes plus défaits.

Courir – schnell – la porte – schnell – la planche – schnell – vider la terre – schnell – barbelés – schnell – la porte – schnell – courir – tablier – courir – courir courir courir schnell schnell schnell schnell schnell. C'est une course hallucinée.

Chacune regarde les autres de plus en plus laides, et ne se voit pas.

Près de nous une juive quitte la file. Elle va vers Taube, lui parle. Il ouvre la porte et lui donne une gifle qui l'envoie à terre dans la cour du 25. Elle a abandonné. Quand Taube se retourne, il fait signe à une autre, qu'il jette aussi dans la cour du 25. Nous courons autant que nous pouvons. Qu'il ne croie pas que nous ne pouvons plus courir.

La ronde continue. Le soleil est haut. C'est l'après-midi. La course continue, les coups et les hurlements. À chaque tour, d'autres tombent. Celles qui ont la diarrhée sentent mauvais. Des coulées de diarrhée sèchent sur leurs jambes. Nous tournons toujours. Jusques à quand tournerons-nous ? C'est une course hallucinée que courent des faces hallucinées.

En vidant notre tablier, nous regardons où en est le parterre. Nous le croyions achevé que la couche de terre n'était pas assez haute. Il fallait recommencer.

L'après-midi s'avance. La ronde continue. Les coups. Les hurlements.

Quand Taube a sifflé, quand les furies ont crié : « Au block ! », nous sommes rentrées en nous soutenant les unes les autres. Assises sur nos carrés, nous n'avions pas la force de nous déchausser. Nous n'avions pas la force de parler. Nous nous demandions comment nous avions pu, cette fois encore.

Le lendemain, plusieurs des nôtres entraient au revir. Elles sont sorties sur la civière.

Le ciel était bleu, le soleil retrouvé. C'était un dimanche de mars.

Ils attendent devant la baraque. Silencieux. Dans leurs yeux combattent la résignation et la révolte. Il faut que la résignation l'emporte.

Un SS les garde. Il les bouscule. Sans qu'on sache pourquoi, tout à coup il se jette sur eux, crie et frappe. Les hommes restent silencieux, rectifient le rang, mettent les mains au corps. Ils ne prêtent pas attention au SS ni les uns aux autres. Chacun est seul en soi-même.

Il y a parmi eux des garçonnets, tout jeunes, qui ne comprennent pas. Ils observent les hommes et sont gagnés par leur gravité.

Avant d'entrer dans la baraque, ils se déshabillent, plient leurs vêtements qu'ils gardent sur le bras. Ils travaillent le torse nu depuis qu'il fait meilleur. Dévêtus, il semble qu'ils aient un long caleçon blanc qui colle à leurs os.

L'attente est longue. Ils attendent et ils savent.

C'est une nouvelle baraque qui vient d'être aménagée dans l'enceinte de l'infirmerie. Des camions ont livré des appareils laqués et nickelés, un luxe de propreté à peine croyable. On a fait de la baraque une salle de radiographie, diathermie, rayons X.

La première fois que des hommes sont soignés à notre camp. Le camp des hommes est en bas. Il possède un revir, qui est mieux que le nôtre, dit-on. Seulement moins affreux, peut-être. Pourquoi les envoient-on ici ? Soigne-t-on les gens ici maintenant ?

Les hommes continuent d'attendre. Silencieux. Le regard lointain et sans couleur.

Un à un, les premiers commencent à sortir. Ils se rhabillent sur le seuil. Leur regard fuit celui des autres qui attendent. Et quand on peut voir leur visage, on comprend.

Comment dire la détresse dans leurs gestes. L'humiliation dans leurs yeux.

Les femmes, c'est à la chirurgie qu'on les stérilise.

Et qu'importe ? Puisque aucun d'eux ne doit revenir. Puisque aucun de nous ne reviendra.

DIALOGUE

« Oh ! Sally, tu as pensé à ce que je t'ai demandé ? »

Sally court sur la Lagerstrasse. À sa mise, on voit qu'elle travaille aux Effekts. C'est le commando qui trie, inventorie, range tout ce que contiennent les bagages des juifs, les bagages que les arrivants laissent sur le quai. Celles qui travaillent aux Effekts ont de tout.

« Oui, ma chérie, j'y ai pensé, mais il n'y en a pas en ce moment. Il n'est pas arrivé de convoi depuis huit jours. On en attend un cette nuit. De Hongrie. Il était temps, nous n'avions plus rien. Au revoir. À demain. J'aurai ton savon. »

On vient d'installer l'eau dans le camp.

Deux garçons blonds, les cheveux en barbes d'épis mûrs, jambes nues, torse nu. Deux petits garçons. Onze ans, sept ans. Les deux frères. Tous les deux blonds, yeux bleus, la peau brunie. La nuque plus foncée.

Le plus grand houspille le petit. Le petit est mal disposé. Il grogne et il finit par dire en grognant :

« Non. Non, c'est toujours toi.

– Naturellement. Je suis grand.

– Non. C'est pas juste. C'est jamais moi. »

À regret, puisqu'il faut le décider, l'aîné propose :

« Eh bien, écoute. On va jouer encore une fois comme ça et après on changera. Après, ce sera chacun son tour. Tu veux ? »

Le petit renifle, se détache de mauvais gré du mur où il s'appuie, têtû, les paupières froncées à cause du soleil et rejoint son frère en traînant les pieds. L'autre le secoue : « Tu viens ? On joue ? » et il commence à être celui qu'il veut être. En même temps il surveille si le petit le suit dans le jeu. Le petit attend. Il n'entre pas encore dans le jeu. Il attend que son frère soit prêt.

Le grand se prépare. Il boutonne une veste, sangle un ceinturon, glisse l'épée bien sur le côté, puis assure des deux mains ouvertes la casquette sur sa tête. Doucement, du poignet, il lustre le bord de la casquette, touche la visière bas sur les yeux.

À mesure qu'il se vêt de son personnage, ses traits deviennent durs, et sa bouche. Ses lèvres s'amincissent. Il rejette la tête, les yeux comme gênés par une visière, cambre la taille, met la main gauche à son dos, paume en dehors, de la main droite il ajuste un imaginaire monocle et il regarde autour de lui.

Mais le voilà inquiet. Il s'aperçoit qu'il a oublié quelque chose. Il quitte un instant son personnage pour chercher sa badine. C'est une vraie badine, qui est dans l'herbe – une branche souple dont il se sert d'habitude –, reprend la pose et tape à petits coups de la badine sur ses bottes. Il est prêt. Il se retourne.

Instantanément, le petit entre dans son personnage aussi. Lui y prend moins de soin. Il ne se raidit qu'au premier coup d'œil de son frère et tout de suite s'avance d'un pas, s'immobilise, claque des talons – on n'entend pas le claquement, il est pieds nus –, lève le bras droit, le regard en face, inexpressif. L'autre répond par un salut bref, juste esquissé, supérieur. Le petit abaisse le bras, claque encore des talons et le grand ouvre la marche. Droit, le menton dressé et la bouche de morgue, la badine roulant légèrement entre le pouce et

l'index pour tapoter ses mollets nus. Le petit suit à distance. Il marche moins raide. Un simple soldat.

Ils traversent le jardin. C'est un jardin aux gazons carrés, des fleurs à l'alignement en bordure des gazons. Ils traversent le jardin. Le commandant regarde comme on inspecte, de haut. L'ordonnance suit et ne regarde rien, abruti. Le soldat.

Au fond, près d'une haie de rosiers sur tiges, ils s'arrêtent. Le commandant d'abord, l'ordonnance deux pas derrière. Le commandant se met en place, la jambe droite un peu avancée avec le genou un peu plié, une main aux reins, l'autre, qui tient la cravache par le milieu, à la hanche. Il domine les rosiers. Son expression se fait mauvaise et il lance des ordres. Il crie : « Schnell ! Rechts ! Links ! » Sa poitrine se gonfle. « Rechts ! Links ! » Ensuite il intervertit : « Links ! Rechts ! » – de plus en plus vite, de plus en plus fort. « Links ! Rechts ! Links ! Rechts ! Links ! » – plus vite, toujours plus vite.

Bientôt les prisonniers à qui les ordres s'adressent ne peuvent plus suivre. Ils butent sur le sol, perdent le pas. Le commandant est pâle de colère. Avec sa badine il frappe, frappe et frappe. Sans bouger, les épaules toujours droites, les sourcils levés. Il hurle en fureur : « Schnell ! Schneller ! Aber los ! » en frappant à chaque commandement.

Au bout de la colonne, tout à coup, quelque chose qui ne doit pas aller. Il bondit d'une enjambée menaçante pour arriver à point sur son frère qui a aussitôt laissé son rôle d'ordonnance. Il joue maintenant le prisonnier en faute, l'échine voûtée, les jambes qui ne veulent plus soutenir le corps, le visage décomposé, la bouche douloureuse, la bouche de celui qui n'en peut plus. Le commandant change sa cravache de main, serre le poing droit, lui assène un coup en pleine poitrine – un semblant de coup de poing, c'est pour jouer. Le petit chancelle, tourbillonne, s'abat au long du gazon. Le commandant considère le prisonnier qu'il a jeté par terre avec mépris, la salive aux lèvres. Et sa fureur tombe. Il n'a plus que du dégoût. Il lui envoie un coup de botte – un semblant, il est pieds nus et c'est pour jouer. Mais le petit connaît le jeu. Le coup de botte le retourne comme un paquet flasque. Il s'étend, la bouche ouverte, l'œil mort.

Alors le grand, avec un signe de la baguette aux prisonniers invisibles qui l'entourent, ordonne : « Zum Krematorium », et s'éloigne. Raide, satisfait et dégoûté.

Le commandant du camp habite tout près, à l'extérieur des barbelés électriques. Une maison de briques, avec un jardin de rosiers et de gazon, des bégonias aux couleurs brillantes dans des caisses peintes en bleu. Entre la haie de rosiers et les barbelés passe le chemin qui mène au four crématoire. C'est le chemin que suivent les civières sur lesquelles on transporte les morts. Les morts se succèdent tout au long

du jour. La cheminée fume tout au long du jour. Les heures déplacent sur le sable des allées et sur les gazons l'ombre de la cheminée.

Les fils du commandant jouent dans le jardin. Ils jouent au cheval, au ballon, ou bien ils jouent au commandant et au prisonnier.

L'APPEL

Il n'en finit pas, ce matin.

Les blockhovas s'agitent, comptent, recomptent. Les SS en pèlerine vont d'un groupe à l'autre, entrent au bureau, en sortent avec des feuilles qu'elles vérifient. Elles vérifient les chiffres de cette comptabilité humaine. L'appel durera jusqu'à ce que les chiffres tombent juste.

Taube arrive. Il prend la direction des recherches. Avec son chien, il part fouiller les blocks. Les blockhovas s'énervent, distribuent coups de poing et de lanière à tort et à travers. Chacune souhaite que ce ne soit pas dans son block qu'il en manque une.

On attend.

Les SS en pèlerine scrutent les chiffres, refont une fois encore les additions humaines.

On attend.

Taube revient. Il a trouvé. Il siffle doucement pour stimuler son chien qui le suit. Le chien traîne une femme qu'il tient à la nuque par la gueule.

Taube conduit son chien jusqu'au groupe du block auquel appartenait la femme. Le compte y est.

Taube donne le coup de sifflet. L'appel est fini.

Quelqu'un dit : « Espérons qu'elle était morte. »

Depuis le matin nous étions au fond de ce fossé. Nous étions trois. Le commando travaillait plus loin. Les kapos ne poussaient une pointe vers nous que de temps à autre, voir où nous en étions de ce fossé que nous recreusions. Nous pouvions parler. Depuis le matin, nous parlions.

Parler, c'était faire des projets pour le retour parce que croire au retour était une manière de forcer la chance. Celles qui avaient cessé de croire au retour étaient mortes. Il fallait y croire, y croire malgré tout, contre tout, donner certitude à ce retour, réalité et couleur, en le préparant, en le matérialisant dans tous les détails.

Quelquefois, une qui exprimait la pensée commune interrompait d'un : « Mais comment vous représentez-vous la sortie ? » Nous reprenions conscience. La question tombait dans le silence.

Pour secouer ce silence et l'anxiété qu'il recouvrait, une autre aventurait : « Peut-être qu'un jour nous ne serons pas réveillées pour l'appel. Nous dormirons longtemps. Quand nous nous réveillerons, il fera grand jour et le camp sera tout calme. Celles qui sortiront des baraques les premières s'apercevront que le poste de garde est vide, que les miradors sont vides. Tous les SS se seront enfuis. Quelques heures plus tard, les avant-gardes russes seront là. »

Un autre silence répondait à l'anticipation.

Elle ajoutait : « Auparavant, nous aurons entendu le canon. D'abord loin, puis de plus en plus proche. La bataille de Cracovie. Après la prise de Cracovie, ce sera fini. Vous verrez, les SS se sauveront. »

Plus elle précisait, moins nous y croyions. Et, d'un tacite accord, nous laissions le sujet pour nous relancer dans nos projets, ces projets irréalisables qui avaient la logique qu'ont les propos des insensés.

Depuis le matin nous parlions. Nous étions contentes d'être détachées du commando parce que nous n'entendions pas les cris des kapos. Nous ne recevions pas les coups de bâton qui ponctuent les cris. Le fossé s'approfondissait au long des heures. Nos têtes ne dépassaient plus. La couche de marne atteinte, nous avions les pieds dans l'eau. La boue que nous jetions par-dessus nos têtes était blanche. Il ne faisait pas froid – un des premiers jours où il ne fit plus froid. Le soleil nous chauffait aux épaules. Nous étions tranquilles.

Une kapo survient. Elle crie. Elle fait remonter mes deux compagnes et les emmène. Le fossé est presque assez creux, c'est trop de trois pour l'achever. Elles s'en vont et me font au revoir à regret. Elles connaissent l'appréhension qu'a chacune d'être séparée des autres, d'être seule. Pour m'encourager, elles disent : « Dépêche-toi, tu nous

rejoindras. »

Je reste seule au fond de ce fossé et je suis prise de désespoir. La présence des autres, leurs paroles faisaient possible le retour. Elles s'en vont et j'ai peur. Je ne crois pas au retour quand je suis seule. Avec elles, puisqu'elles semblent y croire si fort, j'y crois aussi. Dès qu'elles me quittent, j'ai peur. Aucune ne croit plus au retour quand elle est seule.

Me voilà au fond de ce fossé, seule, tellement découragée que je me demande si j'arriverai au bout de la journée. Combien d'heures encore avant le coup de sifflet qui marque la fin du travail, le moment où nous reformons la colonne pour rentrer au camp, en rangs par cinq, nous donnant le bras et parlant, parlant à nous étourdir ?

Me voilà seule. Je ne peux plus penser à rien parce que toutes mes pensées se heurtent à l'angoisse qui nous habite toutes : Comment sortirons-nous d'ici ? Quand sortirons-nous d'ici ? Je voudrais ne plus penser à rien. Et si cela dure aucune ne sortira. Celles qui vivent encore se disent chaque jour que c'est miracle d'avoir tenu huit semaines. Personne ne peut voir plus d'une semaine devant soi.

Je suis seule et j'ai peur. J'essaie de m'acharner à creuser. Le travail n'avance pas. Je m'attaque à une dernière bosse pour égaliser ce fond, peut-être la kapo jugera-t-elle que cela suffit. Et je sens mon dos meurtri, mon dos paralysé dans sa voussure, mes épaules arrachées par la pelle, mes bras qui n'ont plus la force de lancer les pelletées de marne boueuse par-dessus le bord. Je suis là, seule. J'ai envie de me coucher dans la boue et d'attendre. D'attendre que la kapo me trouve morte. Pas si facile de mourir. C'est terrible ce qu'il faut battre longtemps quelqu'un, à coups de pelle ou à coups de bâton, avant qu'il meure.

Je creuse encore un peu. J'enlève encore deux ou trois pelletées. C'est trop dur. Dès qu'on est seule, on pense : À quoi bon ? Pourquoi faire ? Pourquoi ne pas renoncer... Autant tout de suite. Au milieu des autres, on tient.

Je suis seule, avec ma hâte de finir pour rejoindre les camarades et la tentation d'abandonner. Pourquoi ? Pourquoi dois-je creuser ce fossé ?

« Assez. C'est assez ! » Une voix hurle au-dessus de moi : « Komm, schnell ! » Je m'aide de la pelle pour grimper. Comme mes bras sont las, ma nuque douloureuse. La kapo court. Il faut la suivre. Elle traverse la route au bord du marais. Le chantier de terrassement. Des femmes comme des fourmis. Les unes apportent du sable à d'autres qui, avec des dames, nivellent le terrain. Un grand espace tout plat, en plein soleil. Des centaines de femmes debout, en une frise d'ombres contre le soleil.

J'arrive à la suite de la kapo qui me donne en même temps une

dame et une taloche et m'envoie vers un groupe. Des yeux, je cherche les camarades. Lulu m'appelle : « Viens près de moi, il y a une place », et elle s'écarte un peu pour que je sois à côté d'elle, dans la rangée des femmes qui frappent le sol, tenant à deux mains la dame qu'elles soulèvent et laissent retomber. « Viens ici, face à piler le riz ! » Comment fait-elle, Viva, pour trouver encore la force de lancer cela ? Je ne peux mouvoir mes lèvres même pour une ébauche de sourire. Lulu s'inquiète : « Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? »

– Non, je ne suis pas malade. Je n'en peux plus. Aujourd'hui je n'en peux plus.

– Ce n'est rien. Ça va passer.

– Non, Lulu, ça ne va pas passer. Je te dis que je n'en peux plus. »

Elle n'a rien à répondre. C'est la première fois qu'elle m'entend parler ainsi. Pratique, elle soupèse mon outil. « Ce qu'il est lourd, ton pilon. Prends le mien. Il est plus léger et tu es plus fatiguée que moi avec ce fossé. »

Nous échangeons nos outils. Je commence à marteler le sable moi aussi. Je regarde toutes ces femmes qui font le même geste, de leurs bras de plus en plus faibles pour soulever la masse pesante, les kapos avec leurs bâtons qui vont de l'une à l'autre, et le désespoir m'anéantit. « Comment sortirons-nous jamais d'ici ? »

Lulu me regarde. Elle me sourit. Sa main effleure la mienne pour me réconforter. Et je répète pour qu'elle sache bien que c'est inutile : « Je t'assure qu'aujourd'hui je n'en peux plus. Cette fois, c'est vrai. »

Lulu regarde autour de nous, voit qu'aucune kapo n'est près pour l'instant, me prend le poignet et dit : « Mets-toi derrière moi, qu'on ne te voie pas. Tu pourras pleurer. » Elle parle à voix basse, timidement. Sans doute est-ce justement ce qu'il faut me dire puisque j'obéis à sa poussée gentille. Je laisse retomber mon outil, je reste là appuyée sur le manche et je pleure. Je ne voulais pas pleurer, mais les larmes affluent, coulent sur mes joues. Je les laisse couler et, quand une larme touche mes lèvres, je sens le salé et je continue de pleurer.

Lulu travaille et guette. Parfois elle se retourne et, de sa manche, doucement, elle essuie mon visage. Je pleure. Je ne pense plus à rien, je pleure.

Je ne sais plus pourquoi je pleure lorsque Lulu me tire : « C'est tout maintenant. Viens travailler. La voilà. » Avec tant de bonté que je n'ai pas honte d'avoir pleuré. C'est comme si j'avais pleuré contre la poitrine de ma mère.

Il se tenait sur un terre-plein près de la porte.

Celle qui dirigeait avait été célèbre à Vienne. Toutes étaient bonnes musiciennes. Elles avaient subi un examen pour être choisies parmi un grand nombre. Elles devaient le sursis à la musique.

Parce qu'avec la belle saison il avait fallu un orchestre. À moins que ce fût le nouveau commandant. Il aimait la musique. Quand il commandait de jouer pour lui, il faisait distribuer aux musiciennes un demi-pain en supplément. Et quand les arrivants descendaient des wagons pour aller en rangs à la chambre à gaz, il aimait que ce fût au rythme d'une marche gaie.

Elles jouaient le matin lorsque les colonnes partaient. En passant, nous devions prendre le pas. Après, elles jouaient des valse. Des valse qu'on avait entendues ailleurs dans un lointain aboli. Les entendre là était intolérable.

Assises sur des tabourets, elles jouent. Ne regardez pas les doigts de la violoncelliste, ni ses yeux quand elle joue, vous ne pourriez le supporter.

Ne regardez pas les gestes de celle qui dirige. Elle parodie celle qu'elle était dans ce grand café de Vienne où elle dirigeait un orchestre féminin, déjà, et cela se voit, qu'elle pense à ce qu'elle était autrefois.

Toutes portent une jupe plissée bleu marine, un corsage clair, un foulard lavande sur la tête. Elles sont ainsi vêtues pour donner le pas aux autres qui vont aux marais dans des robes avec lesquelles elles dorment, autrement les robes ne sécheraient jamais.

Les colonnes sont parties. L'orchestre reste un moment encore.

Ne regardez pas, n'écoutez pas, surtout s'il joue « La Veuve joyeuse » pendant que, derrière les seconds barbelés, des hommes sortent un à un d'une baraque et que les kapos avec des ceinturons frappent un à un les hommes qui sortent et qui sont nus.

Ne regardez pas l'orchestre qui joue « La Veuve joyeuse ».

N'écoutez pas. Vous n'entendriez que les coups sur le dos des hommes et le bruit métallique que fait la boucle quand le ceinturon vole.

Ne regardez pas les musiciennes qui jouent cependant que des hommes squelettiques et nus sortent sous les coups qui les font chanceler. Ils vont à la désinfection, parce qu'il y a décidément trop de poux dans cette baraque.

Ne regardez pas la violoniste. Elle joue sur un violon qui serait celui de Yehudi si Yehudi n'était au-delà de miles d'océan. C'est le violon de

quel Yehudi ?

Ne regardez pas, n'écoutez pas.

Ne pensez pas à tous les Yehudis qui avaient emporté leur violon.

AINSI VOUS CROYIEZ

Ainsi vous croyiez qu'aux lèvres des mourants ne montent que des paroles solennelles
parce que le solennel fleurit naturellement au lit de la mort
un lit est toujours prêt à l'apparat des funérailles
avec la famille au bord
la sincère douleur l'air de circonstance.

Nues sur les grabats du revir, nos camarades presque toutes ont dit :
« Cette fois-ci je vais claboter. »

Elles étaient nues sur les planches nues.

Elles étaient sales et les planches étaient sales de diarrhée et de pus.

Elles ne savaient pas que c'était leur compliquer la tâche, à celles qui survivraient, qui devraient rapporter aux parents les dernières paroles. Les parents attendaient le solennel. Impossible de les décevoir. Le trivial est indigne au florilège des mots ultimes.

Mais il n'était pas permis d'être faible à soi-même.

Alors elles ont dit : « Je vais claboter » pour ne pas ôter aux autres leur courage

et elles comptaient si peu qu'une seule survécût qu'elles n'ont rien confié qui pût être message.

Toutes ces chairs qui avaient perdu la carnation et la vie de la chair s'étaient dans la boue séchée en poussière, achevaient au soleil de se flétrir, de se défaire – chairs brunâtres, violacées, grises toutes –, elles se confondaient si bien avec le sol de poussière qu'il fallait faire effort pour distinguer là des femmes, pour distinguer dans ces peaux plissées qui pendaient des seins de femmes – des seins vides.

Ô vous qui leur dites adieu au seuil d'une prison ou au seuil de votre mort au matin terni de longues veillées funèbres, heureux que vous ne puissiez voir ce qu'ils ont fait de vos femmes, de leur poitrine que vous osiez une dernière fois effleurer au seuil de la mort, des seins de femmes si doux toujours, d'une si bouleversante douceur à vous qui partiez mourir – vos femmes.

Il fallait faire effort pour distinguer des visages dans les traits où les prunelles n'éclairaient plus, des visages qui avaient couleur de cendre ou de terre, taillés dans des souches pourrissantes ou détachées d'un bas-relief très ancien mais que le temps n'aurait pu atténuer au saillant des pommettes – un fouillis de têtes – têtes sans chevelure, incroyablement petites – têtes de hiboux à l'arcade sourcillière disproportionnée – ô tous ces visages sans regard – têtes et visages, corps contre des corps à demi couchés dans la boue séchée en poussière.

D'entre les haillons – auprès de quoi ce que vous appelez haillons, vous, serait draperies – d'entre les loques terreuses apparaissaient des mains – des mains apparaissaient parce qu'elles bougeaient, parce que les doigts pliaient et se crispaient, parce qu'ils fourrageaient les haillons, fouillaient les aisselles, et les poux entre les ongles des pouces craquaient. Du sang faisait une tache brune sur les ongles qui écrasaient les poux.

Ce qui restait de vie dans les yeux et dans les mains vivait encore par ce geste – mais les jambes dans la poussière – jambes nues suintantes d'abcès, creusées de plaies – les jambes dans la poussière étaient inertes comme des pilons de bois – inertes – pesantes

les têtes penchées tenaient aux cous comme des têtes de bois – pesantes

et les femmes qui à la chaleur du premier soleil dépouillaient leurs loques pour les épouiller, découvrant leur cou qui n'était plus que nœuds et cordes, leurs épaules qui étaient clavicules plutôt, leur poitrine où les seins n'empêchaient pas qu'on vît les côtes – cerceaux

toutes ces femmes appuyées les unes aux autres, immobiles dans la boue séchée en poussière, répétaient sans savoir

– elles savaient, vous savez – cela est plus terrible encore
répétaient la scène qu’elles mourraient le lendemain – ou un jour
tout proche

car elles mourraient le lendemain ou un jour tout proche
car chacune meurt mille fois sa mort.

Le lendemain ou un jour tout proche, elles seraient cadavres dans la
poussière qui succédait à la neige et à la boue de l’hiver. Elles avaient
tenu tout l’hiver – dans les marais, dans la boue, dans la neige. Elles
ne pouvaient pas aller au-delà du premier soleil.

Le premier soleil de l’année sur la terre nue.

La terre pour la première fois n’était pas l’élément hostile, qui
menace chaque pas – si tu tombes, si tu te laisses tomber, tu ne te
relèveras pas –

Pour la première fois on pouvait s’asseoir par terre.

La terre, pour la première fois nue, pour la première fois sèche,
cessait d’exercer son attirance de vertige, se laisser glisser par terre –
se laisser glisser dans la mort comme dans la neige – dans l’oubli –
s’abandonner – cesser de commander à des bras, à des jambes et à
tant de muscles mineurs pour qu’aucun ne lâche, pour rester debout –
pour rester vivant – glisser – se laisser glisser dans la neige – se laisser
glisser dans la mort à l’étreinte amollie de neige.

La boue gluante et la neige sale étaient pour la première fois
poussière.

Poussière sèche, tiédie de soleil

il est plus dur de mourir dans la poussière

plus dur de mourir quand il fait soleil.

Le soleil brillait – pâle comme à l’est. Le ciel était très bleu. Quelque
part le printemps chantait.

Le printemps chantait dans ma mémoire – dans ma mémoire.

Ce chant me surprenait tant que je n’étais pas sûre de l’entendre. Je
croyais l’entendre en rêve. Et j’essayais de le nier, de ne plus
l’entendre, et je regardais d’un regard désespéré mes compagnes
autour de moi. Elles étaient agglutinées là, au soleil, dans l’espace qui
séparait les baraques des barbelés. Les barbelés si blancs dans le soleil.

Ce dimanche-là.

Un dimanche extraordinaire parce que c’était un dimanche de repos
et qu’il était permis de s’asseoir par terre.

Toutes les femmes étaient assises dans la poussière de boue séchée
en un troupeau misérable qui faisait penser à des mouches sur un
fumier. Sans doute à cause de l’odeur. L’odeur était si dense et si
fétide qu’on croyait respirer, non pas dans l’air, mais dans un fluide
autre plus épais et visqueux qui enveloppait et isolait cette partie de la
terre d’une atmosphère surajoutée où ne pouvaient se mouvoir que
des êtres adaptés. Nous.

Puanteur de diarrhée et de charogne. Au-dessus de cette puanteur le ciel était bleu. Et dans ma mémoire le printemps chantait.

Pourquoi seul de tous ces êtres avais-je conservé la mémoire ? Dans ma mémoire le printemps chantait. Pourquoi cette différence ?

Les pousses des saules scintillent argentées dans le soleil – un peuplier plie sous le vent – l'herbe est si verte que les fleurs du printemps brillent de couleurs surprenantes. Le printemps baigne tout d'un air léger, léger, enivrant. Le printemps monte à la tête. Le printemps est cette symphonie qui éclate de toutes parts, qui éclate, qui éclate.

Qui éclate. – Dans ma tête à éclater.

Pourquoi ai-je gardé la mémoire ? Pourquoi cette injustice ?

Et de ma mémoire ne s'éveillent que des images si pauvres que les larmes me viennent de désespoir.

Au printemps, se promener le long des quais et les platanes du Louvre sont de si fine ciselure auprès des marronniers déjà feuillus des Tuileries.

Au printemps, traverser le Luxembourg avant le bureau. Des enfants courent dans les allées, le cartable sous le bras. Des enfants. Penser à des enfants ici.

Au printemps, le merle de l'acacia sous la fenêtre se réveille avant l'aube. Dès avant l'aube il apprend à siffler. Il siffle encore mal. Nous ne sommes qu'au début d'avril.

Pourquoi avoir laissé à moi seulement la mémoire ? Et ma mémoire ne trouve que des clichés. « Mon beau navire, ô ma mémoire »... Où es-tu, ma vraie mémoire ? Où es-tu, ma mémoire terrestre ?

Le ciel était très bleu, d'un bleu si bleu sur les poteaux de ciment blancs et les barbelés blancs aussi, d'un bleu si bleu que le réseau des fils électriques paraissait plus blanc, plus implacable,

ici rien n'est vert

ici rien n'est végétal

ici rien n'est vivant.

Loin au-delà des fils, le printemps voltige, le printemps frissonne, le printemps chante. Dans ma mémoire. Pourquoi ai-je gardé la mémoire ?

Pourquoi avoir gardé le souvenir des rues aux pavés sonores, des fifres du printemps sur les bancs des marchands de légumes au marché, des flèches de soleil sur le parquet blond au réveil, le souvenir des rires et des chapeaux, des cloches dans l'air du soir, des premières blouses et des anémones ?

Ici, le soleil n'est pas du printemps. C'est le soleil de l'éternité, c'est le soleil d'avant la création. Et j'avais gardé la mémoire du soleil qui brille sur la terre des vivants, du soleil sur la terre des blés.

Sous le soleil de l'éternité, la chair cesse de palpiter, les paupières

bleuissent, les mains se fanent, les langues gonflent noires, les bouches pourrissent.

Ici, en dehors du temps, sous le soleil d'avant la création, les yeux pâlisent. Les yeux s'éteignent. Les lèvres pâlisent. Les lèvres meurent.

Toutes les paroles sont depuis longtemps flétries

Tous les mots sont depuis longtemps décolorés

Graminée – ombelle – source – une grappe de lilas – l'ondée – toutes les images sont depuis longtemps livides.

Pourquoi ai-je gardé la mémoire ? Je ne puis retrouver le goût de ma salive dans ma bouche au printemps – le goût d'une tige d'herbe qu'on suce. Je ne puis retrouver l'odeur des cheveux où joue le vent, sa main rassurante et sa douceur.

Ma mémoire est plus exsangue qu'une feuille d'automne

Ma mémoire a oublié la rosée

Ma mémoire a perdu sa sève. Ma mémoire a perdu tout son sang.

C'est alors que le cœur doit s'arrêter de battre – s'arrêter de battre – de battre.

C'est pour cela que je ne peux pas m'approcher de celle-ci qui appelle. Ma voisine. Appelle-t-elle ? Pourquoi appelle-t-elle ? Elle a eu tout d'un coup la mort sur son visage, la mort violette aux ailes du nez, la mort au fond des orbites, la mort dans ses doigts qui se tordent et se nouent comme des brindilles que mord la flamme, et elle dit dans une langue inconnue des paroles que je n'entends pas.

Les barbelés sont très blancs sur le ciel bleu.

M'appelait-elle ? Elle est immobile maintenant, la tête retombée dans la poussière souillée.

Loin au-delà des barbelés, le printemps chante.

Ses yeux se sont vidés

Et nous avons perdu la mémoire.

Aucun de nous ne reviendra.

Aucun de nous n'aurait dû revenir.



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965.

AUSCHWITZ ET APRÈS

1. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

2. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

3. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

chez d'autres éditeurs

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974 (rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT, pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, Lausanne, 1977, Berg International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011.

Cette édition électronique du livre *Auschwitz et après, I. Aucun de nous ne reviendra* de Charlotte Delbo a été réalisée le 01 février 2013 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage dans la collection « Documents »
(ISBN 9782707302908, n° d'édition 5181, n° d'imprimeur 130308, dépôt légal février 2013).

Le format ePub a été préparé par ePagine.
www.epagine.fr

ISBN 978-2-7073-2678-2